

EXCELSIOR

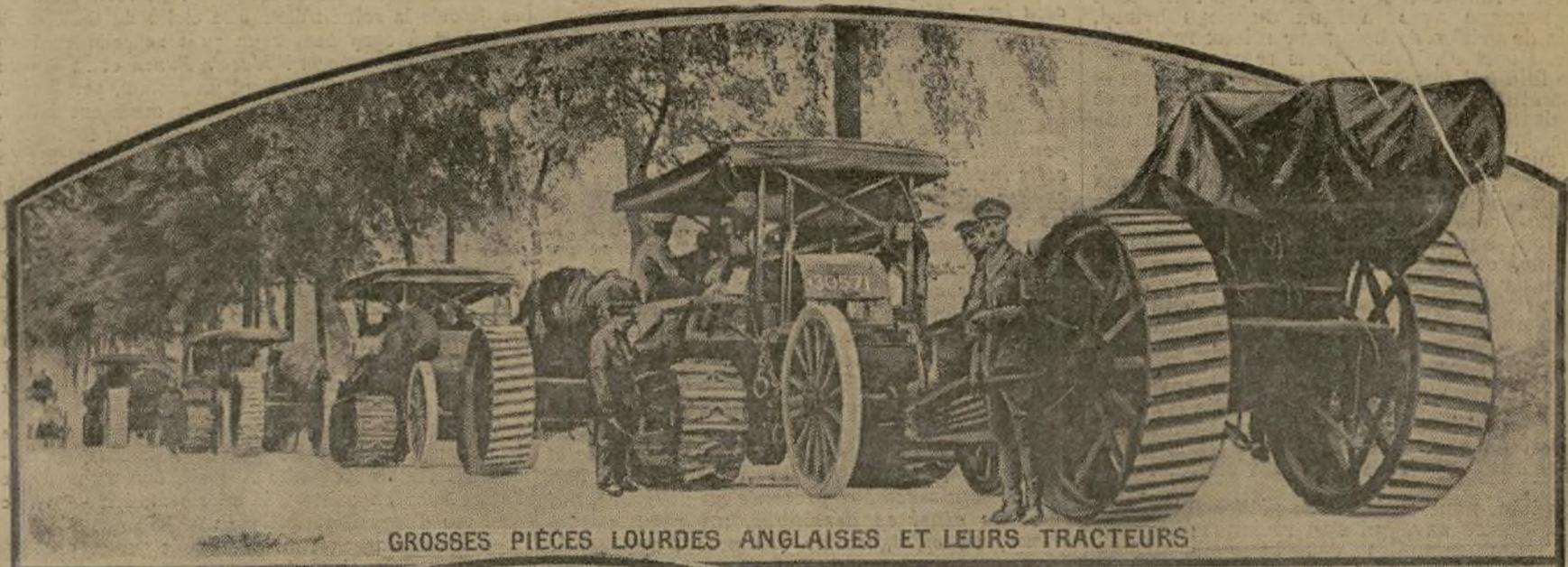
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

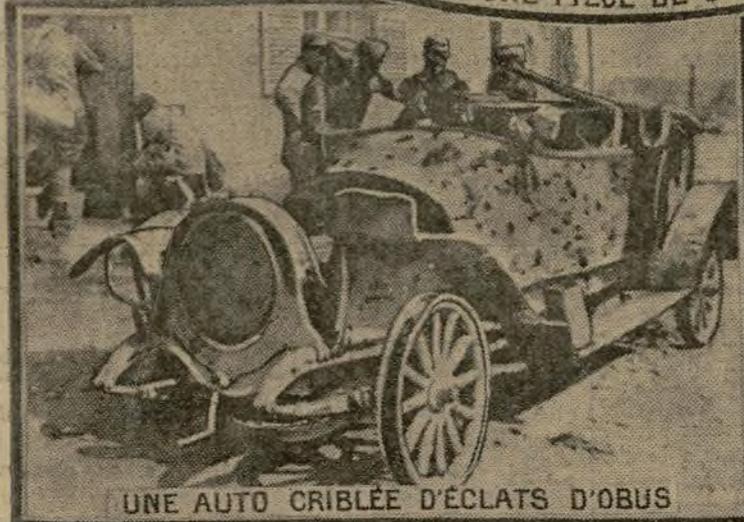
Les succès des armées franco-britanniques sur la Somme



GROSSES PIÈCES LOURDES ANGLAISES ET LEURS TRACTEURS



LE TIR D'UNE PIÈCE DE CAMPAGNE



UNE AUTO CRIBLÉE D'ÉCLATS D'OBUS



EN OBSERVATION DANS UN ARBRE DÉCHIQUETÉ

Au nord de la Somme et sur un front de neuf kilomètres, les Alliés ont rompu les lignes ennemies et se sont emparés des villages de Cléry, le Forest, Guillemont et d'une partie de Ginchy. Ils touchent les premières maisons de Comblès. Nos vaillants fantassins ont fait plus de 2.000 prisonniers et ont pris 14 canons et 50 mitrailleuses, sans compter un important butin tombé en nos mains comme en celles des soldats anglais. Les débuts de Hindenburg ne sont pas très brillants.

Aux Champs

Nous aimons, à l'heure où le soleil s'incline, quitter notre village. Un panier passé au bras pour abriter nos maraudes de la route et nos emplettes possibles dans les fermes — accompagnés de nos deux chiens, dont l'un, court toujours en avant et dont l'autre, chère vieille bête, tire fidèlement sa langue à l'arrière, nous partons à travers labours et friches.

Certes, il y a beaucoup de friches cette année; mais la moisson n'a pas été négligée, et elle se termine déjà. Les champs de blé qui berçaient leurs nappes de cuivre contre l'horizon, maintenant ressemblent, avec leurs petits tas bottelés, à des pâturages où paîtraient de fabuleux moutons. De-ci, de-là, on fauche encore les avoines « versées » par l'orage, et cela représente, paraît-il, un travail très difficile. Ce sont les vieux, les grands-pères qui avaient cru pouvoir prendre leur retraite, qui font cette dure besogne avec la faux du pays briard, munie de griffes de bois pour mieux rejeter la coupe. Pourtant, là-bas, nous remarquons une jeune fille qui fauche, une jeune fille grande et mince et qui laisse glisser sa longue lame avec une aisance langoureuse. Et derrière elle une vieille, toute vieille, rassemble les gerbes avec une faucille dont son corps a adopté la courbe. C'est la petite-fille et sa grand-mère, sans doute. Mais, involontairement, je songe à la Belle-au-Bois-dormant et à sa caduque sorcière, qui auraient quitté, l'une son sommeil enchanté, et l'autre sa maléfique quenouille pour aider aux travaux champêtres.

Et le Prince Charmant est là aussi, vêtu couleur de nuages, et conduisant, suspendu on ne sait trop comment, la lourde faucheuse mécanique qui parcourt la côte en bourdonnant comme un aéroplane et en battant ses ailes dans de l'or. Par moments, quand elle remonte de face, attelée de ses trois chevaux superbes, on dirait un char romain dont le jeune guerrier permissionnaire serait le victorieux auge.

Plus loin, nous croisons de petites filles, six, cinq et quatre ans, qui s'en reviennent tenant dans leurs menottes des bouquets d'épis soigneusement arrondis. Ce sont des glaneuses — ô Millet! — les minuscules glaneuses de l'année de la guerre!

Et quand elles auront fini de glaner, d'autres créatures prendront leur place, toutes aussi innocentes qu'elles : les brebis et leurs agnelets qui brouteront ce que leur auront laissé les chères petites mains d'enfants! C'est là une antique tolérance des paysans pour les bergers. Mais si par hasard un propriétaire ne veut pas que les moutons paissent chez lui, il élève, en signe d'interdiction, une touffe de chaume aux quatre coins de son champ. Là, nous en voyons justement, emmêlées de liserons, et ces bornes végétales ont quelque chose de si touchant et de si primitif que nous nous croyons ramenés à l'âge pastoral où dans la douceur du soir pleurerait la flûte de Pan!

Le sentier que nous suivons maintenant à la queue leu leu est bordé de balsamines et de serpolets qui embaument nos mains fureteuses. Mais c'est des pommes que nous voudrions grappiller, des pommes vertes que l'on tapote avec sa canne pour en faire jaillir, comme d'un puits artésien, le pétillant suc acide. Hélas! il n'y a guère cette année de pommes aux pommiers, si nombreux cependant qu'on pourrait s'imaginer en Normandie, n'était la forme particulière que les pommiers affectent ici : leurs branches innombrables, du sommet de l'arbre, retombent jusqu'à terre autour d'eux, comme des chevelures de femmes; les chevelures de pudiques Dryades ensorcelées. Et, par une revanche de la païenne nature, ce sont ces pommiers-berceaux, ces pommiers-tonnelles qui abritent aujourd'hui les amoureux.

Et, partout, dans ces champs briards, poussent de hautes tiges vertes, au bout desquelles se balancent de grandes fleurs blanches, rondes comme des fromages de Brie. Ici on les appelle des « panais ». Ce sont des ombellifères spéciales à cette contrée qui font le régal de la gent bovine et donnent sa grasse saveur au célèbre brie.

Nous continuons notre promenade dans un chemin ombragé par de sveltes peupliers frissonnants et encaissé par de petits murs que la climatisation sauvage et défléurée recouvre d'araignées d'argent et où des muriers lancent au travers de la route leurs flexibles antennes épineuses qui s'accrochent à nos vêtements. En revanche, nous leur cueillons leurs yeux, leurs noirs yeux à facettes qui luisent et dont nous nous barbouillons la bouche.

Au petit lavoir creusé dans un taillis, nous nous reposons. Mon Dieu! qu'il est exquis, qu'il est poétique avec ses banes feutrés de mousse (on n'y va plus depuis la guerre) et son toit percé comme celui d'une pagode, et

par où pendent, dans la lumière mystérieuse, de dansants chèvrefeuilles!

Cela devait être jadis le bain des fées, de celles que l'on voit encore parfois folâtrer dans la vallée par les nuits de lune; à moins que ce ne soit le lavoir des « panais », de ces grandes ombelles des prés, qui viennent ici, quand minuit sonne au vieux clocher, laver leurs clairs chapeaux tuyautés.

Et c'est, sans doute, pour cela que le fromage de Brie est si blanc...

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

A Nancy, il est interdit, comme dans le reste de la France, de servir de l'alcool aux militaires. Toutefois, ils en peuvent boire autant que cela leur fait plaisir.

Un arrêté paternel leur en défend l'achat. Mais il ne dit rien de la vente. En d'autres termes, c'est le consommateur qui est lié, tandis que le bistrot reste libre d'agir comme il lui plaît, dans sa fière et totale indépendance. Cependant, objecterez-vous, que peut-il faire de cette indépendance si le client en uniforme doit cacher au fond de son cœur des appétits que les règlements déclarent illégitimes? C'est comme si vous décrétiez : « Le commerce des chapeaux haut de forme est et demeure autorisé. Mais seuls les citoyens âgés de plus de cinquante ans sont admis à s'en procurer chez les chapeliers. »

Et pourtant, je vous assure qu'il y a moyen de s'arranger. En fait, on s'est arrangé.

Le client militaire se présente devant le zinc et demande pudiquement « une crème-mirabelle ». Quoi de plus innocent que la crème et de moins alcoolique que la mirabelle? Le bon bistrot condescend et présente au militaire, qui souhaite ainsi se désaltérer, un petit pot à crème, en effet, un de ces pots d'apparence ingénue dans lesquels on vous apporte le lait quand vous commandez une tasse de thé. Et ce pot contient une honnête ration d'eau-de-vie de mirabelle. C'est toujours de la mirabelle, en somme. Seulement, elle est distillée. Qui pouvait empêcher le bistrot de comprendre comme ça? D'ailleurs, il est libre, lui, complètement libre de vendre ce qu'il veut.

Et il y a d'autres petits plats pleins de poésie qui désignent la « crème-marc », la « crème-cognac », etc.

Est-ce le vaillant et patriote M. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle, ou bien le commandement militaire qui ferme les yeux? On aimerait assez à le savoir.

Pierre Mille.

Lors du pèlerinage patriotique qui vient d'avoir lieu à Senlis, un fait touchant s'est produit. Les femmes en deuil et les poilus qui parcouraient avec recueillement la ville martyre se sont vu accoster par des habitants du pays qui leur ont fraternellement demandé :

— Voulez-vous venir « veiller » chez nous ?

On devine ce qu'ont été ces veillées, et quels récits tragiques les ont animées. L'hôte de passage pouvait voir, par la croisée, les ruines des maisons bombardées se détacher sur les étoiles; et de quelle oreille il écoutait, là, sur place, le témoignage de « ceux qui avaient vu » !

Eh bien! il faudrait que cette audition se perpétuât, devint l'une des traditions du pèlerinage annuel à Senlis! Il faudrait que le voyageur prit l'habitude de descendre, non à l'hôtel plus ou moins cosmopolite, mais chez l'habitant. Et la haine sacrée contre l'envahisseur ne risquerait point de s'endormir, se propagerait de plus en plus.

On se propose de mettre des plaques commémoratives des atrocités allemandes aux endroits de Senlis qui en ont été le théâtre. C'est fort bien. Mais la voix humaine fut toujours plus éloquente que le marbre; et tant qu'existeront des gens de Senlis « qui ont vu ça », ne laissons point leur voix inutilisée !

Lorsque, il y a quelques années, le docteur Henri de Rothschild acheta, pour la coquette somme de dix millions, une partie du parc de la Muette, les amoureux de Paris se mirent à trembler.

Car les commentaires allaient bon train. Certains voyaient déjà une énorme bâtisse, aux splendeurs munichoises, déshonorer ce panorama exquis. D'autres pleuraient à l'avance les beaux arbres sacrifiés. Puis la guerre vint qui mit tout le monde d'accord,

en ce sens qu'on eut d'autres chats à fouetter que ceux de la Muette.

Cependant, tout en remplissant, comme les autres, son devoir de médecin français, M. Henri de Rothschild ne s'est pas tout à fait désintéressé de son royal domaine. Mais il y a loin des projets qu'on lui prêtait à ceux, très modestes, dont l'exécution s'est poursuivie dans le silence.

Aujourd'hui, sur toute la surface cultivable du parc, il pousse... des pommes de terre.

Evidemment, ce n'est pas d'un Mécène. Mais ce n'est pas non plus un mauvais exemple... en temps de guerre.

Les incursions des zeppelins sur l'Angleterre auront eu un résultat au moins inattendu et que l'orgueil du kaiser admettra difficilement : les zeppelins viennent d'être introduits dans le théâtre de « Master Punch », le guignol des petits Anglais...

De sorte qu'on trouve en plein jour des zeppelins à tous les carrefours de Londres ! Et voici comment se déroule la scène : dans « le ciel » du théâtre, on voit tout à coup danser un petit zeppelin en baudruche. Qu'est-ce ceci ? Master Punch et sa femme Judy lèvent le nez, sautillent un instant, perplexes... Puis, master Punch brandit son menaçant bâton. Mais le bâton est trop court, et le zeppelin continue à tourner. Mistress Judy jette en vain au pirate de l'air sa pantoufle et les pommes de terre qu'elle épluche ; elle vise mal ou trop bas. Le zeppelin va-t-il triompher ? Les deux époux se regardent, se concertent, et soudain on voit leur cou grandir, grandir, atteindre les nues... C'est entre le nez de master Punch et de sa femme Judy que volette maintenant le zeppelin, qui n'a pas l'air d'en mener large. Mais déjà il est « happé » par l'honorable couple, et Punch et Judy, tirant chacun de leur côté, gardent chacun aux dents — mirifique trophée ! — une moitié du zeppelin qui s'est déchiré en deux !

Tempête de rires et d'applaudissements dans le jeune auditoire ! Et les graves réflexions n'abandonnant jamais les petits Anglais, l'un d'eux disait l'autre soir, en quittant la représentation — et de quel ton d'orgueil patriotique :

— Après tout, c'est moins difficile que de prendre la lune avec les dents !

Les témoignages de l'amitié américaine pour notre pays sont innombrables. En voici un pourtant qui mérite d'être distingué entre tous.

Une grande vente était récemment organisée à New-York. Elle rapporta huit millions au profit de nos blessés. En un généreux mouvement fraternel, toutes les classes sociales s'associèrent à cette œuvre, où grandes dames et servantes apportèrent, côte à côte, fortunes et petites économies.

L'une d'elles vint et dit : « Je désire donner à la France le meilleur de ce que j'ai. Prenez cette bague. »

Expertisé, le bijou fut estimé 75.000 francs. Qui l'achèterait ? Quelqu'un pensa ne pas donner un coup de téléphone inutile en prévenant Mme Bacon, femme de l'ancien ambassadeur des Etats-Unis à Paris.

Sur le même fil, et sans même avoir vu l'objet, Mme Bacon répondit : « 75.000 francs ? All right. J'achète la bague. Et, vive la France ! »

Le Journal de Montélimar est sans pitié. Il a lu le feuilleton d'un de ses confrères du Midi — un journal de Marseille — et il y a trouvé cette phrase qui, depuis, le laisse rêveur : « Tombant à genoux, elle couvrit la main froide qui ramait sur le drap de tumultueux baisers. »

Assurément, une main qui rame des baisers sur un drap n'est pas une main ordinaire. Mais, tout de même, le romancier qui a inventé cette curiosité profite peut-être un peu trop, pour ne pas écrire en français, de ce que Marseille est plein de Chinois, d'Annamites, de Russes, de Serbes, de Grecs, de Roumains, de Marocains, etc.

Le Veilleur.

C'est dimanche prochain que nous commencerons la publication de

L'AMMONITE D'OR

que RODOLPHE BRINGER a écrit spécialement pour Excelsior.

Nos lecteurs retrouveront dans ce roman toute la fantaisie, tout le charme, en même temps que toute la saine bonne humeur qui sont les qualités ordinaires de l'auteur du Roman d'un jeune homme pâle, de la Jolie Dentelière et de tant d'autres œuvres de ce délicieux conteur.

LA SITUATION MILITAIRE

Notre offensive s'étend au nord et au sud de la Somme
Nous enlevons le bois de l'Hôpital, les villages de Soyécourt et de Chilly
Comblès et Chaulnes sont sous notre feu

De toutes les offensives que nous avons menées dans la région de la Somme depuis le début de nos opérations, aucune n'a obtenu dès les deux premiers jours des résultats aussi heureux que celle qui a commencé avant-hier.

Le terrain qu'il s'agissait de conquérir au nord de la Somme comprenait la ligne de collines qui s'étend, à l'est de Maurepas, sur six kilomètres de longueur, entre Comblès et Cléry.



Tout cet ensemble a été cependant enlevé d'un seul élan. Les raisons de ce brillant succès sont d'abord la parfaite préparation de notre artillerie, servie par l'héroïsme quotidien de nos aviateurs; la résistance moins tenace de l'ennemi qui ne nous a pas laissé moins de deux mille prisonniers et de quatorze canons; enfin l'ardeur toujours nouvelle de nos troupes; c'étaient cette fois des soldats de nos provinces de l'Est et du Nord, et des chasseurs alpins. Ainsi chaque province et chaque corps, à leur tour apportent leurs exploits sur ces glorieux rivages.

Si nous devons toujours nous trouver en présence de nouveaux retranchements, établis par l'ennemi dans l'intervalle de préparation qui sépare deux de nos attaques, notre tâche serait presque interminable. Mais les retranchements ne suffisent pas; il faut, à l'heure de l'assaut, des hommes pour les défendre. Un ennemi qui cède constamment du terrain finit par perdre, avec la confiance dans ses chefs, le courage. Le nombre toujours plus grand des prisonniers est un indice sûr de cette diminution des forces morales.

Le violent orage de dimanche soir, en plongeant dans la brume une contrée humide et basse, avait momentanément interrompu les opérations. L'ennemi, à qui pourtant il ne fal-

lait nulle reconnaissance pour repérer les positions qu'il occupait la veille, n'a profité de ce délai pour aucune contre-attaque, si bien que nous l'avons employé en toute sécurité à organiser le terrain conquis, en vue de l'action du lendemain.

Devant Verdun, la tentative de diversion prévue s'est produite et n'a pas réussi. Au prix de plusieurs assauts consécutifs, les Allemands sont parvenus à prendre pied dans un saillant de notre ligne au sud du fort de Vaux, mais en même temps nous attaquions nous-mêmes à l'est et au nord-ouest de Fleury, nous nous emparions de plusieurs tranchées et nous nous établissions sur la crête qui va de Fleury à Thiaumont en faisant quatre cents prisonniers.

Nos alliés anglais se sont trouvés aux prises avec des difficultés plus grandes, les troupes qui leur sont opposées, parmi lesquelles plusieurs régiments de la garde, n'ayant cessé de contre-attaquer depuis le commencement de l'offensive. Ils n'en ont pas moins atteint les objectifs fixés, tant à l'ouest de la ligne, vers la ferme du Mouquet, qu'à l'est où ils étaient en liaison directe avec nous et ont achevé la conquête du village de Guillemont, puissamment organisé par l'ennemi. Au nord-est de Guillemont, ils se maintiennent dans le village de Ginchy, que leur premier assaut avait enlevé en totalité.

La bataille a continué hier sur toute la ligne, et s'étend progressivement, selon notre volonté. Au nord de la Somme, nous avons pris la ferme et le bois de l'Hôpital, sur la pente de la colline qui domine Comblès au sud-est. Au sud, ayant désormais notre flanc gauche assuré par la possession de Cléry, nous avons passé à l'attaque sur un front élargi. Devant la ligne acquise par notre offensive des deux derniers mois, nous avons enlevé le village de Soyécourt, où l'ennemi s'était fortement retranché. Plus au sud, nous avons attaqué les positions allemandes devant Chaulnes et les avons emportées; le village de Chilly, qui en était le point d'appui principal, est en notre pouvoir. Les opérations engagées en cette région peuvent donc avoir une répercussion considérable, et tout permet jusqu'ici d'en espérer le plus complet succès.

Sur le front russe d'Europe, l'offensive de nos alliés continue avec succès en Galicie, où nos alliés viennent de passer la rivière Tzeniovka, devant Brzejany, ainsi que dans les Carpathes, où ils s'approchent de plus en plus de la frontière de Hongrie.

Jean Villars.

Comment Hindenburg fut nommé

Un grand conseil à Stuttgart. - Le kronprinz, furieux, refuse de reconnaître le nouveau généralissime.

Un de nos correspondants en pays neutre tient d'un gros commerçant de Stuttgart, qui fait de fréquents voyages entre cette ville et la Suisse, un récit autorisé des circonstances qui amenèrent la destitution de Falkenhayn et son remplacement par Hindenburg.

Voici ce récit :

Depuis quelque temps les émeutes sont presque quotidiennes à Stuttgart. Ce sont les femmes et les enfants des mobilisés qui, malgré la police, vont assiéger le palais royal en réclamant du pain, leurs maris, leurs pères et la paix.

Ces scènes, indéfiniment renouvelées, ont fini par donner une vive inquiétude au roi et surtout à son entourage.

Le Conseil des ministres, en ayant délibéré, fut unanime à déclarer qu'il fallait absolument faire quelque chose. Et comme maintes fois, les contingents bavarois, quittant la capitale pour le front, s'étaient livrés à des manifestations tumultueuses, on décida d'en référer au kaiser.

Sur l'ordre de ce dernier, un Conseil eut lieu à Stuttgart. « J'en ai, nous dit notre correspondant, la certitude et la confirmation. »

Parmi les généraux convoqués se trouvaient le kronprinz, Zeppelin, le chef d'état-major et Hindenburg.

La décision prise, qui fut imposée au kaiser par la majorité des présents, fut que, vu la popularité d'Hindenburg, et pour calmer la population, on nommerait ce dernier en remplacement de Falkenhayn.

Le kronprinz s'opposa vivement à la destitution de Falkenhayn et déclara, malgré la colère paternelle, qu'il refuserait d'exécuter tout ordre donné par Hindenburg et qu'il continuerait à ne prendre conseil que de son chef Falkenhayn.

Il proposa une solution qui, à son dire, devait contenter tout le monde : celle de nommer deux chefs d'état-major : Falkenhayn pour le front français; Hindenburg pour le front russe, roumain et les Balkans.

Le kaiser s'opposa à l'adoption de cette proposition. Il s'en suivit une violente discussion entre lui et le kronprinz, qui déclara à nouveau qu'il refuserait de reconnaître d'autre chef de l'armée que Falkenhayn.

Le roi de Bavière, intervenant, se rangea à l'avis du kaiser et précisa les conditions qu'il prétendait imposer, ajoutant que, faute de les voir accepter, il empêcherait tout nouveau départ de contingents bavarois pour le front.

Le chancelier s'efforça, maintenant que la question est tranchée, de ramener la concorde entre le père et le fils.

On connaît, maintenant, la véritable signification de la nomination d'Hindenburg.

UN AVEU A RETENIR

On lit dans le Lokal Anzeiger :

Il est à noter que la violation de la Grèce par l'Entente et ses alliés est la plus grande infamie qu'ils aient commise jusqu'à présent. Si toutes les infamies reprochées au peuple allemand sont véridiques, celle de forcer à prendre les armes un peuple dont le gouvernement et la majorité de la population sont pour la paix, cette violation est la plus infamante.

Est-il besoin de dire que le reproche de la feuille allemande n'est pas justifié, puisque les Alliés ne veulent pas le moins du monde forcer la Grèce à marcher malgré elle, et que leur intervention n'a eu que deux principes : le respect de la constitution hellénique et la mise des espions ennemis dans l'impossibilité de nous nuire.

En revanche, retenons l'aveu : la plus grande infamie que puisse commettre un peuple, c'est de forcer à la guerre ou à des besognes de guerre des gens qui ne le veulent pas. Retenons l'aveu pour nos populations du Nord, retenons-le pour les prisonniers contraints à des travaux militaires, retenons-le pour les Serbes incorporés malgré eux, pour les Tchèques. Enfin, retenons-le, demain, pour les sujets russes de la Pologne.

LIRE EN DERNIÈRE HEURE :

Les nouveaux succès de l'offensive russe

LE GOUVERNEMENT GREC A CÉDÉ

La renaissance du "néo-ententisme"

Comme il avait accepté la note du mois de juin, le gouvernement hellénique a accepté la note du mois de septembre. Il acceptera toutes les notes que l'on voudra, pourvu qu'elles soient appuyées d'une démonstration de force suffisante. La présence d'une puissante escadre dans les eaux du Pirée est un argument irrésistible à la faveur duquel les Alliés feront bien de prendre, à fond et sans retard, toutes les garanties qu'ils ont jugées indispensables.

Mais il ne faudra pas se laisser donner le change par les effets que cette nouvelle démonstration d'énergie n'a pas manqué de produire sur les metteurs en scène de la politique germanophile. Aussi longtemps que nos croiseurs seront en vue, nous devons nous attendre à voir le parti gounariste montrer sa souplesse ordinaire et feindre un zèle excessif pour la cause de l'Entente. Ce parti a fait semblant de croire que l'indépendance de la Grèce et la personne du roi étaient menacées par l'Entente. Il fera, il commence déjà à faire semblant d'être disposé à accepter l'inévitable, à se présenter comme rallié à l'idée de l'intervention de la Grèce. C'est un jeu qui ne trompera personne parce qu'il n'est pas nouveau et qu'il a, une première fois, été percé à jour.

Le « néo-ententisme » va certainement refleurir. A l'accord avec l'Entente sans M. Ve-

nizelos, manœuvre que nous avons connue et qui n'a pas réussi, on va essayer de faire



Le BARON SCHENK (+), ministre d'Allemagne à Athènes, accompagné d'un de ses secrétaires.

succéder l'intervention de la Grèce aux côtés de l'Entente, mais contre M. Venizelos. La

presse gounariste a déjà esquissé cette évolution. Il est possible qu'elle la pousse plus loin encore. Il est possible qu'on fasse, par des déclarations diverses, miroiter aux yeux des pays alliés la possibilité d'une action de la Grèce. Cette action sans sincérité, qui serait molle, inefficace, peut-être dangereuse, l'Entente ne la sollicite ni ne la désire. De pareils simulacres la trouveront sceptique, avertie, ferme dans ses idées et son point de vue antérieur.

Jacques Bainville.

La Grèce accepte les demandes des Alliés

ATHÈNES, 4 septembre. — M. Zaïmis a remis hier aux représentants, à Athènes, de la France et de l'Angleterre sa réponse à la note qu'ils lui avaient fait tenir la veille.

Cette note était ainsi conçue :

« Par ordre de leurs gouvernements, les sous-signés ont l'honneur de porter ce qui suit à la connaissance du gouvernement hellénique :

1° Les deux gouvernements alliés, sachant de source certaine que leurs ennemis sont renseignés de diverses façons, notamment par les télégraphes helléniques, réclament le contrôle des postes, des télégraphes et des radiotélégraphes ;

2° Les agents ennemis de corruption et l'espionnage devront quitter immédiatement la Grèce et ne plus y rentrer jusqu'à la fin des hostilités ;

3° Les sanctions nécessaires seront prises contre les sujets helléniques qui se seraient rendus complices des faits de corruption et d'espionnage visés plus haut. »

La réponse de M. Zaïmis annonce que le gouvernement grec accepte intégralement toutes ces demandes formulées par la France et l'Angleterre.

Le contrôle sur les postes et les télégraphes commencera aujourd'hui, mais on ne sait encore sous quelle forme.

Les dispositions que l'on prête au roi

LONDRES, 4 septembre. — Le correspondant du *Times* à Athènes déclare apprendre de bonne source que le roi Constantin a déclaré aux ministres de l'Entente que depuis l'entrée de la Roumanie dans la guerre il était disposé à examiner à nouveau la politique de la Grèce.

De son côté, le correspondant du *Daily Chronicle* à Athènes déclare que la situation politique s'achemine vers une solution satisfaisante. Les deux partis sont arrivés à un accord d'ensemble et donneront leur appui au cabinet Zaïmis.

Le roi aurait déclaré qu'il est désormais opportun pour la Grèce d'abandonner sa neutralité.

M. Venizelos serait résolu à se retirer de la lutte politique si les idées pour lesquelles il a combattu se réalisent.

Les commentaires allemands

La presse allemande, qui excelle à faire contre mauvaise fortune bon cœur, reconnaît que la situation est grave. Mais elle ajoute qu'au fond cela n'a aucune importance. Elle nous prête d'ailleurs des intentions que nous n'avons pas.

Voici un passage typique du *Journal de Berlin à Midi* :

La situation en Grèce est des plus critiques. L'Entente a l'intention de destituer le roi Constantin. En réalité, elle confie cette mission à son fondé de pouvoir, M. Venizelos. Nous ne voyons nullement quel avantage l'Entente peut tirer de cette situation, car il s'écoulera un temps considérable avant que l'armée grecque soit suffisamment réorganisée pour entrer en guerre, surtout dans un pays où règne la révolution et dont le peuple est divisé en deux camps. Nous ne pouvons encore juger la portée des manifestations de Salonique et nous ignorons si le roi Constantin possède l'autorité nécessaire pour enrayer la puissance de Venizelos et éviter une capitulation sans condition, qui ne pourrait que retarder sa destitution. En tout cas, nous attendons le développement futur de la situation actuelle avec calme, vu que l'Entente ne peut y trouver aucun accroissement de sa puissance.

Même note dans la *Gazette de l'Allemagne du Sud*, qui donne, par ailleurs, à Constantin, qui ne pouvait pas faire autrement, le conseil de céder.

Par suite de l'intervention de la Roumanie, la situation en Grèce a atteint son point critique. L'armée se voit contrainte, par l'Entente, à marcher à ses côtés sous la menace des canons de la flotte alliée. Il ne reste donc plus rien à faire au roi que de céder, c'est-à-dire de décréter la mobilisation pour combattre les Bulgares.

En tout cas, une armée qui doit marcher dans de telles conditions ne constituera jamais une puissance redoutable. Du reste, les mesures prises par les Bulgares à la frontière grecque sont telles qu'on peut attendre avec calme les événements sur ce front.

Il est vrai que d'autres journaux se gardent de tout pronostic. Le *Berliner Tageblatt* écrit : « Il ne saurait exister aucun doute sur la gravité de la situation en Grèce. »

Et le *Lokal Anzeiger* — l'aveu a dû lui coûter — reconnaît que la politique de l'Entente a été couronnée de succès.

A noter d'ailleurs que tous les commentaires sont antérieurs à l'acceptation officielle par le roi Constantin de la note des Alliés.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Du Lundi 4 Septembre (764^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, l'ennemi n'a tenté, au cours de la nuit, aucune réaction sur les positions conquises que nos troupes organisent activement. Le mauvais temps a ralenti les opérations. Jusqu'ici, 14 canons ont été enlevés à l'ennemi. On signale de nouveaux prisonniers.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, lutte à coups de grenades dans la région A L'EST ET AU NORD-OUEST DE FLEURY. Nous avons maintenu intégralement nos gains d'hier. Le nombre total des prisonniers valides faits par nous dans ce secteur dépasse 400.

Toutes les tentatives nouvelles de l'ennemi dirigées sur nos positions du BOIS DE VAUX-CHAPITRE ont été arrêtées par nos feux.

Un peu plus à l'est, une attaque en force des Allemands a été prise sous nos tirs de barrage au moment où elle tentait de déboucher.

L'ennemi a dû regagner précipitamment ses tranchées après avoir subi des pertes sensibles.

23 HEURES

SUR LE FRONT DE LA SOMME, la bataille engagée hier par les forces franco-anglaises s'est développée aujourd'hui sur les deux rives de la Somme et s'est poursuivie toute la journée avec un extrême acharnement.

AU NORD DE LA RIVIÈRE, continuant nos succès, nous avons sérieusement progressé à L'EST DU VILLAGE DU FOREST, débordé LA FERME DE L'HOPITAL et occupé la croupe située A L'OUEST DES BOIS MARRIÈRES. De violentes contre-attaques allemandes, dirigées sur nos nouvelles positions AU SUD DE COMBLES et débouchant du village ont été brisées par nos feux de mitrailleuses et nos tirs de barrage, qui ont infligé à l'ennemi de très lourdes pertes. Tout le terrain que nous avons conquis a été intégralement maintenu. Le chiffre des prisonniers dénombrés au nord de la Somme, dans les deux journées, atteint actuellement 2.500. Nous avons capturé aujourd'hui une dizaine de mitrailleuses en outre du nombre annoncé hier.

AU SUD DE LA SOMME, les troupes françaises ont attaqué les organisations ennemies sur une étendue de 20 kilomètres environ, DEPUIS BARLEUX JUSQU'A LA REGION AU SUD DE CHAULNES. Partout la vaillance de nos soldats et la puissance de notre artillerie nous ont permis d'atteindre les objectifs fixés. Sur le front Barleux-Deniécourt, nous avons enlevé la première ligne de tranchées ennemies et nous nous sommes établis aux abords DU VILLAGE DE BERNY et aux lisières NORD DE DENIECOURT. Sur notre droite, LE VILLAGE DE SOYECOURT, attaqué par le nord et par le sud-ouest, a été enlevé en entier au cours d'un brillant assaut. Plus au sud, DEPUIS VERMANDOVILLERS JUSQU'A CHILLY, après un combat des plus violents, notre infanterie a emporté

sur une étendue de plus de 4 kilomètres toute la première position de l'ancien front allemand, comprenant plusieurs lignes de défense très fortement organisées. Le village de Chilly a été pris en entier. Nous avons occupé à L'EST LA COTE 86 ainsi que les lisières ouest des bois de Chaulnes. LE VILLAGE DE VERMANDOVILLERS, dont nous tenons une partie, a été franchement débordé par le nord et par le sud. Notre artillerie lourde a pris sous son feu et dispersé des troupes ennemies qui se déplaçaient SUR LA ROUTE LIANCOURT-FONCHES. Le chiffre des prisonniers valides faits par nous aujourd'hui, au sud de la Somme, et actuellement dénombrés, dépasse 2.700.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, malgré un violent bombardement ennemi, nous avons accentué notre gain d'hier en progressant d'une centaine de mètres dans la région A L'EST DE FLEURY.

Les Allemands ont lancé vers 9 heures une attaque très puissante sur nos positions du BOIS CHENOIS. Cette attaque a d'abord réussi à nous enlever LE FORTIN DE LA ROUTE DE VAUX et les tranchées à l'ouest, mais de brillantes contre-attaques nous ont permis de réoccuper entièrement le terrain momentanément abandonné et d'y faire une centaine de prisonniers. Dans l'après-midi, de nouvelles tentatives allemandes A L'EST DU CHENOIS ont été repoussées. Le nombre des prisonniers valides capturés hier et aujourd'hui dans la région de Fleury s'élève actuellement à plus de 500.

Communiqué britannique

13 HEURES 20.

La lutte d'hier, ENTRE LA SOMME ET L'ANCRE, a été très dure, l'ennemi résistant avec acharnement à nos progrès et lançant de nombreuses et vigoureuses attaques, soutenues par un violent feu d'artillerie.

Notre avance a été, presque partout, réussie dès le début, et la plupart des contre-attaques ennemies, qui ont causé de très grosses pertes à l'adversaire, ont complètement échoué sans parvenir à rejeter nos troupes du terrain conquis par elles.

Le résultat de la bataille est que nous avons enlevé les défenses ennemies sur un front de près de 3.000 mètres et sur une profondeur moyenne de 800 mètres, Y COMPRIS LE VILLAGE PUISSAMMENT FORTIFIÉ DE GUILLEMONT.

DANS GINCHY, que nous avons pris d'abord en totalité, nous avons dû, par la suite, céder du terrain, mais nous restons maîtres d'une partie du village, en dépit des violentes contre-attaques lancées, à maintes reprises, au cours de la nuit.

Notre ligne reste la même que celle signalée au communiqué d'hier soir.

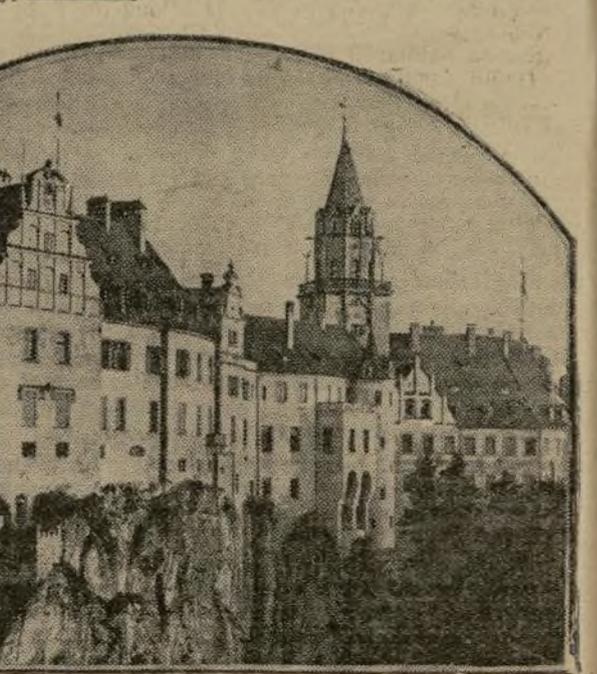
Plus de 800 prisonniers ont déjà été dénombrés.

LE BERCEAU DES VRAIS HOHENZOLLERN

Entre deux courbes du Danube, tout au sommet d'une colline merveilleusement boisée, dans un décor de rêve, s'élève le château féodal des Hohenzollern de Sigmaringen qui domine la principauté lilliputienne de Sigmaringen, fief de la branche aînée et catholique des Hohenzollern à laquelle appartient Ferdinand de Roumanie et dont la parenté avec les Hohenzollern de Prusse ne s'étaie que sur un vague cousinage.

« Les appartements princiers, où n'entre pas le public, sont d'une simplicité grandiose, nous dit M. Albert de Pouvourville, de rares et merveilleux vestiges ornent les salles et les murailles, témoins d'un prestigieux passé. Mais rien ne vaut la descente, hors du castel, sur l'autre versant, à travers les chênes et les châtaigniers magnifiques tout décorés de chèvre-feuilles, le long de sentiers sylvestres, jusqu'au bord du Danube. »

Dans ce cadre, qui n'a rien de boche, vit Guillaume de Hohenzollern de Sigmaringen, chef de la branche, qui vient, dit-on, de décider la radiation de son frère Ferdinand de Roumanie de la liste des membres de la famille. Si ce geste est réel, l'histoire dira lequel des deux princes fut grand : celui qui



Le château de Sigmaringen

fut cousin du roi de Prusse au point de travailler pour lui, ou celui qui, d'âme, d'origine et de culture latines, souverain d'un peuple latin, s'rangea du côté de la civilisation latine menacée par la barbarie germanique.

DERNIÈRE HEURE

Un important succès russe sur la Zlota-Lipa

Violents combats sur tout le front

PÉTROGRAD, 4 septembre. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

Le 3 septembre, entre minuit et 7 heures du matin, l'ennemi a lancé des gaz asphyxiants au sud-est de Beranovich et dans la région des villages de Darevo, Labuzzy, Nagornaia et dans les bois au sud de la ferme de Berezovka. Sur certains points, les émissions de gaz ont été répétées jusqu'à quatre fois. Mais toutes les attaques qui ont suivi ont été repoussées avec de lourdes pertes par les assaillants.

Des combats très violents se poursuivent dans la direction de Vladimir-Volynski et dans les environs de Sheluvov, de Korytnitza et dans la région du Sereth supérieur.

Dans la région de Brzezany, à la suite d'un engagement, nos armées ont traversé la rivière Tseniovka, affluent de l'ouest de la Zlota-Lipa, et enlevé les positions de l'ennemi; 80 officiers, 2.640 hommes ont été faits prisonniers; nous avons capturé en outre six mitrailleuses.

Dans la région boisée des Carpathes, nos troupes, après avoir enlevé tout une série de hauteurs, progressent vers la frontière hongroise.

Entre le 31 août et le 3 septembre, le nombre des prisonniers faits par l'armée de Broussiloff forme un total de 385 officiers et 19.000 hommes. Dans ces chiffres, les Allemands figurent pour 11 officiers et 1.300 hommes, 12 canons, 76 mitrailleuses, 7 mortiers ont été capturés.

FRONT DU CAUCASE

Au sud de la rivière Elieu, nos troupes progressent.

Notre offensive, dans la région d'Ognot, se poursuit. 10 officiers turcs, 538 hommes ont été faits prisonniers.

Les automobiles blindées anglaises ont eu un violent engagement avec les Kurdes, au sud-ouest du lac Nimrud, à l'ouest du lac de Van.

La tactique de Broussiloff

PÉTROGRAD, 4 septembre. — Analysant les opérations des derniers jours, les spécialistes militaires constatent que dès que la mobilisation roumaine a été achevée, le général Broussiloff, après une quinzaine de jours d'un repos bien mérité, est revenu à l'offensive. Cette offensive a surpris le commandement allemand qui, malgré des préparatifs énergiques, n'a pu rassembler à la frontière magyaro-roumaine, au moment de l'intervention de la Roumanie, que 70.000 hommes; il a dû, pour cela, soumettre à un regroupement nerveux ses forces de tout le front de Galicie et de Bukovine par un fort allongement de son aile droite pour organiser la défense de la Hongrie et de la Transylvanie. Sur ces entrefaites, les troupes du général Sakharoff et du général Tcherbatcheff ont attaqué l'ennemi sur tout leur front et ont remporté, dans la direction de Lvoff, un succès de haute importance.

Ce succès dans cette direction est la meilleure preuve que la nouvelle offensive de Broussiloff a brisé de nouveau le front allemand, cette fois en deux endroits : dans la direction de Lvoff et dans la direction de Galitche.

L'armée du général Letchisky n'avait qu'à s'emparer des hauteurs au sud de Voronenko pour compléter la victoire de Broussiloff, ce qu'elle a fait avec sa fougue habituelle.

Cette offensive de Broussiloff, savamment conduite avec l'offensive roumaine, a produit de brillants résultats et l'adversaire s'agitte éperdument dans les secteurs de son énorme front de plus de mille kilomètres, se repliant même dans les directions de Lvoff et de Galitche, où sa position était considérée comme particulièrement stable.

Les patrouilleurs allemands dans la Baltique

LONDRES, 4 septembre. — On mande de Copenhague au Morning Post :

Le Journal de Copenhague apprend que des patrouilleurs allemands, secondés par des bateaux de pêche, se livrent à de fréquents dragages dans la Baltique, dans l'espoir de découvrir des sous-marins ennemis. Ils forment une ligne de plusieurs milles entre la côte suédoise et l'île de Bernheim, portant suspendus entre les navires des filets d'acier.

L'OFFENSIVE ROUMAINE

La prise d'Hermannstadt est confirmée

Londres, 4 septembre. — Selon une dépêche de Bucarest au « Times », en date du 1^{er} septembre, un communiqué officiel annonçait, ce soir-là, la prise d'Hermannstadt (en roumain Sibiu).

BALE, 4 septembre. — On apprend de Budapest que le comte Tisza, président du Conseil, qui, hier, fit devant le Club du parti national du travail un exposé de la situation militaire et commenta les dernières opérations, déclara qu'une patrouille roumaine était entrée à Nagy-Sceben (Sibiu), mais ajouta avec désinvolture que cela n'avait aucune importance stratégique (?).

Orsova évacuée par les Autrichiens

ROME, 4 septembre. — Suivant des renseignements de source hongroise, les troupes roumaines serrent de près Orsova, qui est considérée comme perdue.

L'artillerie roumaine, placée sur ses nouvelles positions, continue à tenir sous son feu la ligne de chemin de fer Orsova-Temesvar.

Zurich, 4 septembre. — On mande de Vienne, en dernière heure, que les troupes austro-hongroises, cédant à la pression des troupes roumaines, auraient évacué Orsova et Herkulesbad. (Le Matin.)

[Herkulesbad est à environ 20 kilomètres au nord d'Orsova, en remontant la vallée de la Cerna.]

Dans la Dobroudja

GENÈVE, 3 septembre. — Les dépêches officielles de Berlin annoncent que la frontière de la Dobroudja a été franchie par les troupes allemandes et bulgares entre le Danube et la mer Noire.

[Un communiqué roumain avait déjà fait connaître l'arrivée des contingents allemands, mais il disait que ces troupes avaient été repoussées.]

SUR LE FRONT DE MACEDOINE

De violentes attaques bulgares sont repoussées par les Serbes

ATHÈNES, 3 septembre (De l'envoyé spécial de Radio à Cosovi). — Une attaque extrêmement violente des troupes bulgares a eu lieu la nuit dernière sur le front serbe.

Les Bulgares, éclairés par de puissants projecteurs, se sont élancés à l'assaut des positions serbes, mais ils furent repoussés après avoir subi des pertes énormes.

Dans la matinée d'aujourd'hui, les avions français ont bombardé, avec des obus de gros calibre, des campements bulgares installés à l'est du lac Tahinos. L'escadrille a pris également sous son feu un parc de pontonniers à Ernekoj.

Les Bulgares à Cavalla

ATHÈNES, 4 septembre. — Les troupes grecques évacuent Cozani, où elles laissent une compagnie.

La Nea Hellas, parlant de la situation du quatrième corps à Cavalle, dit que les Bulgares ont pris les forts, les canons, les fusils et les munitions.

Des patrouilles pénètrent dans la ville et terrorisent la population restée sans défense.

Communiqué de l'armée d'Orient

Sur le front de la Strouana et dans la région du lac Doiran, canonnade intermittente et activité de patrouilles.

A l'ouest du lac d'Ostrov, une attaque bulgare a été facilement repoussée par les Serbes.

Rien à signaler sur le reste du front.

Le Communiqué britannique de 22 heures

Ce matin, l'ennemi a lancé une contre-attaque sur les positions récemment conquises par nous au Nord-Ouest de la ferme du Mouquet; il a été aisément rejeté.

Au Nord de la ferme de Malsemont, nous avons réalisé une nouvelle avance au cours de l'après-midi. La lutte se poursuit avec violence dans toute cette partie de notre front.

En dehors d'un bombardement intense de part et d'autre entre l'Anère et la Somme, rien d'important à signaler.

Nouveaux échecs autrichiens dans la vallée de l'Avisio

Les opérations en Albanie

ROME, 4 septembre. — Commandement suprême :

Dans la vallée de Flemme (Avisio), l'ennemi, après avoir reçu des renforts et à la suite d'une préparation intense d'artillerie, a lancé hier deux attaques successives et violentes contre les positions conquises par nous sur le Cauriol; arrêté chaque fois par notre feu, il a été ensuite contre-attaqué à la baïonnette et dispersé par les braves alpins du bataillon de la vallée de Brenta, qui lui ont infligé des pertes très lourdes.

Sur le reste du front, actions des deux artilleries; la nôtre a effectué des tirs efficaces contre des objectifs dans la vallée de Drava; l'artillerie ennemie a été particulièrement active dans le Haut-But et dans la zone de Plava (moyen Isonzo).

Des avions ennemis ont lancé des bombes sur Ala et dans les vallées du torrent de Vanci (Cismon) et du torrent de Mis (Cordevole). Il n'y a eu ni victimes ni dégâts.

ALBANIE

Dans la journée du 2 septembre, nos détachements de bersagliers et la milice territoriale ont fait une nouvelle et brillante incursion sur la droite de la Vojussa. Les braves territoriaux ont attaqué, et après un combat acharné, ont pris d'assaut le village Kuta.

Dans le même temps, les bersagliers ont occupé Drizar et la position du mont Gradist, repoussant de violentes contre-attaques tentées par l'adversaire.

Le soir les troupes ayant accompli leur mission sont revenues sur la rive gauche de la Vojussa.

Un détachement de bersagliers laissé sur le mont Trubes y est resté sans être inquiété jusque dans l'après-midi du 3 septembre. Il est ensuite rentré dans nos lignes. Il a fait à l'ennemi 34 prisonniers tous réguliers autrichiens et s'est emparé de nombreuses caisses de munitions pour l'artillerie, de cartouches et d'approvisionnements.

L'offensive italienne tend à la conquête des routes de Trente

MILAN, 4 septembre. — Les opérations italiennes qui se poursuivent méthodiquement dans le Trentin semblent viser à mettre en danger les communications autrichiennes avec Bolzano et Trente.

Le correspondant au front du Corriere della Sera écrit :

« De crête en crête, de vallon en vallon, nos soldats attaquent l'une après l'autre les positions autrichiennes, s'en emparent et arrivent à dominer les vallées au fond desquelles courent les voies qui conduisent vers Trente. »

Le Conseil des ministres délibère sur la situation en Albanie

LONDRES, 4 septembre. — Le correspondant du Daily Telegraph à Milan rapporte que le Conseil des ministres s'est réuni hier à Rome.

Le gouvernement avait, en effet, à délibérer sur la situation créée par la nouvelle que les Bulgares, avec le consentement du gouvernement grec, avaient pénétré en Albanie. Cette incursion constituait une menace pour la position italienne de Valona.

Le commandement allemand dans la région avait prévu l'action de ses alliés bulgares et combiné un mouvement offensif concordant avec celui de leurs avant-gardes sur Klissura, localité située à quinze kilomètres seulement de Tepeloni, où se trouve un corps de troupes italien.

Il est à observer que ce sont ces événements qui ont provoqué la révolution de Salonique. Celle-ci a éclaté, en effet, sur la nouvelle que le gouvernement avait permis aux troupes bulgares de traverser le territoire grec, à l'ouest de Florina, et que les troupes hellènes se retiraient en Epire devant les Bulgares.

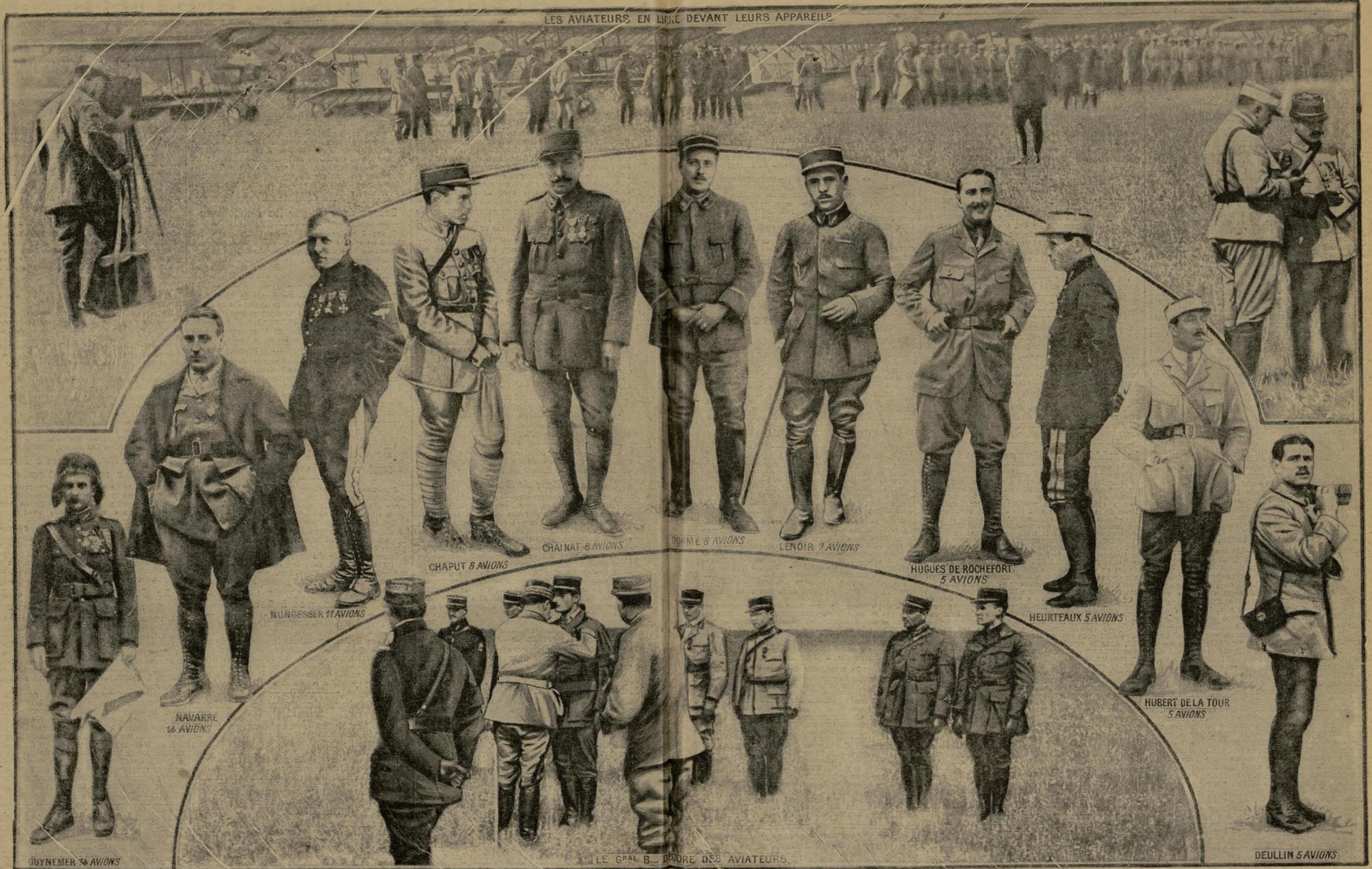
Les chantiers de Hoboken bombardés par des avions anglais

LONDRES, 4 septembre. (Officiel.) — L'Amirauté annonce que dans l'après-midi du 2 septembre les chantiers de constructions maritimes de Hoboken, près d'Anvers, ont été heureusement bombardés par des avions de la marine.

L'aérodrome ennemi de Ghistelles a été également bombardé le 3 septembre avec de bons résultats par une grande escadrille de nos appareils.

LES "AS" DE L'AVIATION FRANÇAISE

LES AVIATEURS EN LIGNE DEVANT LEURS APPAREILS



GUYNEMER 14 AVIONS

NAVARRE 14 AVIONS

MUNCESSER 11 AVIONS

CHAPUT 8 AVIONS

CHAINAT 8 AVIONS

DORME 8 AVIONS

LENOIR 7 AVIONS

HUGUES DE ROCHEFORT 5 AVIONS

HEURTEAUX 5 AVIONS

HUBERT DELA TOUR 5 AVIONS

DEULLIN 5 AVIONS

LE GRAL B... DECORE DES AVIATEURS

Tout aviateur qui a abattu au moins cinq avions dans nos lignes est cité au communiqué officiel et a droit, dès ce moment, au qualificatif d'as qui, en langage de poilu, signifie — c'est le cas de le dire — étoile du théâtre céleste de la guerre. Les deux sous-lieutenants Navarre et Guynemer, qui ont chacun « tombé » quatorze appareils ennemis, viennent en tête de cette liste glorieuse.

A leurs côtés, nous avons rapproché ceux de leurs camarades qui, sur leurs traces, ont conquis, au-dessus des champs de bataille, la même célébrité. Hier, le lieutenant Chainat, qui fait partie de la phalange aérienne, vient de recevoir la croix de la Légion d'honneur en récompense de ses récents exploits.

Ayuntamiento de Madrid

LES ZEPPELINS

La joie de l'Angleterre devant le pirate abattu

"ON SE SERAIT CRU AU DERBY"

LONDRES, 4 septembre. — C'est d'arrière en avant que le zeppelin abattu fut précipité sur le sol. Une des hélices était prise dans la haie d'aubépine près de laquelle tomba le dirigeable. La deuxième hélice, brisée en mille morceaux, se trouvait enfoncée dans la terre à une trentaine de mètres des débris. Le dirigeable lui-même, avec son immense enveloppe, ses états et supports en aluminium, ses moteurs puissants, ses nacelles, ses plans et son équipage, ne formaient qu'une masse compacte de métal tordu et de bois brûlé.

Au dessus du tout, juste au milieu, un crâne tout blanc paraissait ricaner. On pouvait distinguer ici et là, quand les feux s'éteignaient graduellement et que la fumée se dispersait, des morceaux d'êtres humains qui avaient dû être grillés vivants. Parmi ces débris, se trouvait le commandant du zeppelin; sa figure entièrement rasée, sa tête carrée et ses cheveux taillés en brosse n'avaient pas été touchés par les flammes. Sa pelisse en peau de mouton et tous les vêtements qui couvraient le haut de son corps pendaient en lambeaux. Plus tard, on découvrit d'autres cadavres.

Des soldats en armes retenaient la foule afin de permettre à de nombreux officiers de l'armée de terre d'examiner ce qui restait du dirigeable. Une chose qui les frappa vivement fut l'absence presque totale de l'aluminium. Il y avait une grande quantité de bois brûlé, mais réellement très peu d'aluminium. Il fut impossible de s'approcher de l'épave pendant vingt minutes après sa chute, les cartouches qu'elle contenait faisant explosion et rendant le voisinage fort dangereux.

On enleva d'abord le cadavre du commandant. Il était à moitié enterré sous les débris de bois ayant probablement appartenu à la nacelle. Sa mort dut être affreuse.

A 7 heures du matin, des milliers de personnes entouraient les débris. On apercevait sur les routes conduisant à Cuffley de longues processions de véhicules et de piétons d'où partaient des chansons et des cris de joie. On se serait cru au Derby avant la guerre. On estime qu'entre 6 heures et midi 500.000 personnes visitèrent la carcasse du pirate.

Il fallut plusieurs heures pour retrouver tous les cadavres qui furent couchés le long de la haie et recouverts d'une grande bâche. Dans l'après-midi, ils furent tous transportés au poste de police, et vers le soir il ne restait presque plus rien de cet engin formidable venu pour épouvanter l'Angleterre.

Récit d'un témoin

LONDRES, 4 septembre. — Un spectateur raconte ainsi ses impressions sur la descente du zeppelin à Londres, la nuit dernière :

« La rumeur de la visite d'un zeppelin s'était répandue brusquement, à Londres, samedi soir; de nombreux indices corroboraient d'ailleurs cette information; les projecteurs, très actifs, balayaient le ciel en tous sens. Une nuit sans lune ni étoiles étendait un manteau de brume opaque sur la grande cité et favorisait les assaillants.

« De nombreux curieux montés sur les toits attendaient en vain depuis un moment; ils commençaient à penser que les assaillants avaient été détournés de leur objectif du côté de l'est, quand soudain un bruit d'obus a interrompu le silence de la nuit, puis tous les projecteurs ont déconcentré leurs rayons, et, enfin, dans le ciel est apparu un zeppelin à une très grande hauteur, vers le nord-est.

« C'était un zeppelin énorme, se mouvant lentement.

« Au même instant la canonnade éclatait de toutes parts et les obus sifflaient sans interruption.

« Au milieu du bombardement, l'engin décrivit une courbe, et, levant le nez en l'air, se planta, littéralement droit, comme une baguette d'argent, au milieu du ciel. Il resta ainsi durant des minutes, qui semblent longues. On veut croire qu'il a été touché dans ses parties vitales, quand il reprend sa position horizontale et disparaît, perdu par les projecteurs.

« Les canons se taisent aussi: on croit que le zeppelin s'est échappé, mais, tout à coup, une lueur incandescente attire l'attention plus au nord, et soudain une énorme boule de flammes éclaire la moitié de Londres, annonçant la fin de l'assaillant. Tout d'abord, on a peine à y croire, mais de tous côtés partent des hurras et des applaudissements de la foule, qui a parfaitement suivi le drame, court et terrifiant.

« En bas, dans la rue, un homme n'a pas cessé de conduire avec une parfaite sérénité sa balayeuse mécanique: pour lui, l'épouvante allemande reste lettre morte.

Il ressort des informations de la côte est et sud-est de l'Angleterre que les zeppelins ont opéré entre samedi dix heures du soir et dimanche quatre heures du matin, sur des régions très étendues. Ils n'ont causé que peu ou pas de dégâts dans les nombreuses localités qu'ils ont visitées, dont quelques-unes à l'aller et au retour.

Dans une ville côtière, le bruit de la machine d'un zeppelin a été distinctement entendu vers onze heures; une fois au milieu de la ville, l'engin est descendu et a commencé à jeter des bombes explosives et incendiaires. Vingt bombes ont été ainsi lancées sur une distance de 24 kilomètres; la plupart sont tombées en terrain découvert.

Vers minuit vingt, un autre zeppelin est apparu sur la même ville, agissant d'une façon similaire.

Dans une autre ville côtière, un zeppelin a été découvert par les projecteurs, vivement attaqué par les batteries de défense et touché, croit-on, par des obus.

Les dirigeables ont été attaqués sur tous les points où ils ont essayé de traverser la côte.

Un deuxième zeppelin aurait été touché

LONDRES, 4 septembre. — Selon un télégramme de Copenhague à l'Exchange Telegraph, des pêcheurs rentrant à Esberg ont rapporté que dans la matinée de dimanche ils ont aperçu, au large de Sylt, cinq zeppelins se dirigeant vers l'est.

A 11 heures, ils en ont vu un sixième qui avançait très lentement. L'équipage jetait du lest par-dessus bord afin de maintenir l'aéronaut à une hauteur convenable au-dessus de la surface de l'eau.

On pense que ce zeppelin s'est abattu en mer entre l'île de Sylt et la côte du Slesvig.

LE COMBLE!

C'est le communiqué allemand

LONDRES, 4 septembre. — Un télégramme de Berlin annonce en ces termes le raid aérien opéré sur l'Angleterre :

« Une escadrille de dirigeables navals ont bombardé abondamment la forteresse de Londres et les places fortifiées de Yarmouth et de Harwich, ainsi que les usines d'importance militaire des comtés du sud-est et sur la Humber. Partout de grandes conflagrations et des explosions ont pu être observées; tous les dirigeables sont revenus, en dépit du fort bombardement auquel ils ont été soumis.

Les médecins militaires canadiens à Paris

Hier a eu lieu, au grand amphithéâtre de la Faculté de Médecine de Paris, la séance d'inauguration de l'Association des Médecins militaires canadiens en France (section de Paris).

Cette cérémonie était présidée par M. Landouzy, doyen de la Faculté, ayant à ses côtés les membres de l'état-major médical canadien, parmi lesquels le colonel Arthur Mignault, commandant-administrateur des hôpitaux canadiens de la région parisienne; le lieutenant-colonel Lebel, commandant de l'hôpital de Saint-Cloud; le lieutenant-colonel Beauchamp, commandant de l'hôpital Laval; le lieutenant-colonel Martigny, les capitaines Pariseau, Saint-Pierre, Petit-Clerc et Lafleur. Étaient en outre présents: M. Lucien Poincaré, directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique, et de nombreux professeurs et médecins français, tant civils que militaires.

Le professeur Landouzy a prononcé les paroles de bienvenue, et le lieutenant-colonel de Martigny prononça ensuite un remarquable discours dont nous extrayons le passage suivant :

« Nous vous demandons, enfin, de ne pas oublier qu'en 1916 nous devions tous nous rencontrer à Montréal, dans le grand congrès de langue française que cette guerre n'a fait que retarder. Nous avons le droit de compter, messieurs, que vous accourrez nombreux dans ce pays où, il y a près de quatre siècles, des Français, nos aïeux communs, venaient fonder en pleine paix la Nouvelle-France, le Canada d'aujourd'hui. Ils étaient alors 7.000 en tout. Aujourd'hui leurs fils, qui, suivant leur devise, se souviennent, ont, au nombre de près de 500.000, volontairement abandonné leur Canada pour revenir en France combattre à vos côtés le grand combat de la civilisation. Entendez-vous, là-bas, le canon de l'Yser, le canon d'Ypres? C'est le canon canadien qui tonne à l'unisson des canons français. Voyez ces soldats à l'uniforme kaki, qui tombent face à l'ennemi: ce sont nos frères. Heureux, oui, bien heureux, ces Canadiens, car ils dormiront leur dernier sommeil dans la terre sacrée de la France, la France, patrie de l'humanité! »

En fin de séance, le capitaine Pariseau a fait un exposé de la méthode de greffe osseuse du chirurgien américain Albee, remarquable perfectionnement des procédés français employés jusqu'ici.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Quatre officiers allemands internés à Toulouse, au couvent des Carmélites, se sont évadés.

— Un biplan Bristol à deux places, monté par un seul officier aviateur anglais, est tombé à la mer, à la hauteur du Cap Gris-Nez, par suite d'une panne de moteur.

— Les marins du dragueur de mines Jupiter, qui venaient de quitter le port de Calais, purent libérer l'aviateur qui était attaché à la nacelle.

L'avion fut hissé sur le bateau qui le ramena à Calais.

FAITS DIVERS

PARIS

Accident d'automobile. — La nuit dernière, en face du numéro 86 du boulevard Voltaire, une automobile dont une roue, soudain, s'était détachée, a franchi le trottoir et a brisé un candélabre.

M. Pierre David, âgé de cinquante-huit ans, demeurant rue Piepus, et sa femme, qui occupaient le véhicule, ont été légèrement blessés aux jambes et à la tête.

Explosion d'un percolateur. — A sept heures, hier matin, un percolateur a fait explosion dans l'établissement de M. Gaston Cochet, marchand de vins, 21, rue Réaumur.

M. Cochet a été brûlé, mais peu grièvement, aux bras et à la poitrine.

Il y a eu quelques dégâts matériels.

Chat enragé. — Vif émoi, hier matin vers onze heures, à la station métropolitaine de la place Péreire, où un chat offrant tous les symptômes de la rage s'était réfugié.

Après une poursuite mouvementée, l'animal fut abattu à coups de sabre par le gardien de la paix Emile Million, lequel a été griffé à la jambe droite.

Coups de couteau. — Une marchande des quatre-saisons, Mme Yvonne Ribot, âgée de vingt-huit ans, demeurant 44, rue de Ménilmontant, a été, hier, à la suite d'une discussion, frappée de cinq coups de couteau par des marchandes qu'elle prétend ne pas connaître. Son état, néanmoins, n'est pas grave. On recherche les coupables.

Tragique discussion. — Dans la matinée d'hier, à la suite d'une discussion avec son mari, Mme Léonie Burey, âgée de trente ans, journalière, s'est jetée par la fenêtre de son logement situé au deuxième étage, 18, rue Lisfranc.

Elle a été transportée dans un état alarmant à l'hôpital Tenon.

DÉPARTEMENTS

Un drame à la ferme. — FONTAINEBLEAU (Dép. partic.) — Un jeune homme de dix-neuf ans, Elie Lefort, qui était employé chez une fermière à Tousson, a tenté de tuer la fille de cette dernière en la frappant d'un coup de rasoir à la gorge.

Le meurtrier, qui avait retourné son arme contre lui-même, a été transporté à l'hôpital et mis à la disposition de la justice.

L'état de la victime, quoique grave, ne paraît pas désespéré.

Nouvelles parlementaires

L'affectation des militaires des familles éprouvées

MM. Henry Fougères et Victor Rochereau, députés, avaient déposé avant les vacances une proposition de résolution tendant à faire affecter aux services de l'arrière les militaires ayant eu deux fils ou deux frères « tués à l'ennemi ». Par un amendement, M. Girod, député du Doubs, propose d'ajouter les mots : « ou disparus depuis six mois au moins ».

La question des bouilleurs de cru

A la suite des protestations provoquées sous forme de pétitions dans le vignoble aubois contre la loi du 30 juin 1916 et pur les effets de laquelle il était demandé un sursis jusqu'au 1^{er} octobre prochain, afin de pouvoir distiller, en franchise, les marcs de l'année dernière, M. Philibois, député de Troyes, a reçu du ministre des Finances la lettre suivante :

« L'article 4 de la loi du 30 juin dernier s'applique à tout l'alcool produit à partir de la date de sa promulgation.

« J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il n'est donc pas au pouvoir de l'administration de donner satisfaction aux pétitionnaires. L'inégalité dont ceux-ci croient pouvoir se plaindre serait, au surplus, remplacée par une inégalité encore plus choquante, si certains bouilleurs pouvaient obtenir de l'alcool en franchise en même temps que des bouilleurs voisins distillant d'autres matières auraient à payer les droits.

La commission des sucres

Le ministre du Commerce vient d'instituer en vue du contrôle de la répartition des sucres cédés par le service du ravitaillement civil et l'étude des questions se rattachant à cette répartition une commission ainsi composée :

M. Herriot, sénateur, maire de Lyon, président ;
MM. Menier et Tournon, sénateurs ;
MM. Carré-Bonvallet, Belouille, Breton, Dariau, Dubois, Dumesnil, Manger et Renard, députés.

MM. Chapsal, directeur du service du ravitaillement civil; de Boysson, contrôleur général de l'armée; Desvieux, conseiller municipal de Paris; Honorat, chef de la 2^e division à la préfecture de police; Communal, sous-intendant militaire.

Un représentant de la chambre syndicale du commerce des sucres à Paris, un représentant de l'industrie de la raffinerie, M. Fettu, président du syndicat de l'épicerie française; M. Carbado, agent commercial du magasin de gros des coopératives de France.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL, PALAIS DE LA NOUVEAUTE. Confection, chapellerie, chaussures pour hommes, dames et enfants, etc. Toile, blanc, lingerie, etc. Mobiliers par milliers.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 PIGIER
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Bouyssol le marin

M. de B... maintient, sans mandat officiel, dans Mytilène la Délicieuse, les charmantes traditions de la France du Levant de jadis. Sa belle demeure domine la rade de Port-Niéro, elle est plus accueillante qu'une ambassade, et les informations qui y arrivent, nombreuses, sont sûres. Aucun voyageur de marque ne traverse la mer Egée sans venir s'y asseoir. Là, tandis que les hommes graves causent à l'ombre des lauriers, des robes claires jouent parmi les taches de soleil du jardin et entraînent dans leur sillage les jeunes officiers des navires en escale.

C'est là que j'ai rencontré, pour la première fois, l'illustre Bouyssol. Ce petit homme brun arborait dans un visage basané un nez ardent de hardi buveur, et il se dandinait au roulis — éternel dans les jambes des marins comme le bruit de la mer au creux des coquillages — au milieu d'un cercle attentif d'amiraux, d'officiers anglais et de jolies femmes. Il parlait avec aisance, d'une belle voix sonore de basse narbonnaise, et promenait sur toutes choses et sur toutes gens un regard aigu et connaisseur, clignotant avec amitié aux figures de connaissance, et que rien au monde, certainement, ne pouvait étonner. La physionomie n'était certes pas vulgaire, elle portait cet air, que nous savons reconnaître, depuis la guerre, aux hommes qui ont fait quelque chose. Mais il n'avait que l'uniforme d'enseigne de vaisseau de la marine française, sans nulle croix, et on n'est pas accoutumé, chez M. de B..., à voir d'aussi minces personnages tenir la cheminée.

— Qui est-ce ? demandais-je.

— Comment, me dit M. de B..., vous ne le connaissez pas ? Mais c'est le commandant du *Roussillon V*, du célèbre *Roussillon V* que vous voyez là-bas, en rade, derrière la division anglaise, cette barque en forme de cloporte, si petite et si cocasse et pourtant plus connue dans la mer Egée que le *Göden* dans la mer Noire. Bouyssol, mais c'est l'homme de toutes les aventures et de toutes les prouesses, le plus fin politique du Levant, le mieux renseigné sur tout ce qui se passe sur la mer et dans les îles, la terreur des contrebandiers et des sous-marins boches, le plus brave capitaine des escadres alliées, l'idole des Anglais, qui le chérissent. Ajoutez qu'il est de Narbonne, et du meilleur cru, qu'il était, avant d'être mobilisé comme enseigne auxiliaire, capitaine au long cours, aventurier de mer, si riche d'exploits qu'il y a amassé une jolie fortune. Au demeurant, le meilleur fils du monde, en dépit de sa malheureuse passion... Oui, il voudrait la croix de guerre ! Il l'a dix fois gagnée, mais il se comporte de façon si originale avec les autorités, qu'il ne l'aura jamais... Il s'obstine, et cela fait un roman presque épique et si drôle parfois qu'il nous passionne tous.

J'allais interroger encore, mais Bouyssol, répondant au commodore anglais, racontait comment il était arrivé à Mytilène. Le *Roussillon-V*, à force de fatiguer et de ne jamais se reposer, avait, un beau jour, refusé tout net de marcher, la tige de son grand cylindre irrémédiablement tordue ; on l'avait donc mis à la remorque pour être traîné jusqu'à Malte. Au soir du second jour, le convoi arrivait au sud de la Crète.

— Un bon endroit pour travailler, disait Bouyssol, il y a toujours quelque sous-marin boche en chasse par là. Il faisait calme plat et une nuit noire, noire à ne pas voir un cuirassé à 100 mètres. Mais la moindre voile, la nuit, se voit de plus loin qu'un cuirassé, et nous passâmes, sans qu'il nous vit, à deux encablures d'un brick, dont, moi, je reconnus bien la coupe de voilure pour celle du bateau de Vossipoulos.

A ce nom, un rire parcourut l'auditoire. Vossipoulos est un pilote de l'archipel à la solde de l'Allemagne. On savait que, trois fois capturé par Bouyssol, il avait été trois fois relâché par les autorités françaises, ayant pu faire valoir qu'il avait été arrêté dans les eaux territoriales grecques. Une lutte aux mille péripéties restait engagée entre les deux hommes, fins marins tous deux.

— Qu'auriez-vous fait à ma place ? demandait Bouyssol au commodore, dont un sourire d'aise étirait jusqu'aux oreilles les lèvres rasées.

Assurément, peu de gens auraient adopté une solution aussi radicale que celle que Bouyssol avait considérée à l'instant comme la seule possible et qui consista à couper la remorque, simplement. Dieu seul sait où s'en alla le remorqueur, dans la nuit noire, affolé d'avoir perdu son remorqué.

— Peut-être me cherche-t-il encore ajoutait

Bouyssol, et j'aurai des ennuis à cause de lui. Mais quelle que soit la tête qu'il ait faite et qu'il fasse encore, elle n'égale jamais celle de mon maître mécanicien quand je lui donnai l'ordre d'allumer la chaudière et de mettre la machine en mesure de tourner, vaille que vaille.

A l'entendre, tout cela paraissait naturel, facile et gai : se laisser aller à l'aventure en pleine mer, entreprendre, dans l'obscurité, de désarticuler la machine, sans bruit, sans lumière, travailler toute la nuit sans une minute de répit pour arriver à pouvoir donner quelques tours d'hélice, avec des ferraillements épouvantables, et à ce moment précis voir une petite brise se lever et pousser gentiment le brick, juste un peu plus vite qu'on ne peut le suivre, vers l'abri des eaux neutres, le poursuivre ainsi tout le jour pour, au soir, assister, de loin, à son entrée dans la rade de la Sude et au bout de vingt-quatre heures de peines inouïes se trouver nez à nez, désarmé et impuissant, avec le sous-marin que l'autre venait ravitailler, voilà ce que Bouyssol appelait « une bonne rigolade ».

— Ce sous-marin-là, disait-il, nous aurait eu comme il aurait voulu s'il avait eu un peu de cran, mais quand à mille mètres il nous a vu mettre le cap sur lui et ouvrir le feu avec notre canon de 37, qui ne pouvait lui faire aucun mal, je ne sais pas ce qu'il s'est figuré, mais toujours est-il qu'il a plongé et qu'on l'a plus revu.

— Il vous avait reconnu ! cria quelqu'un.

— Peut-être ! fit négligemment Bouyssol, mais revenir bredouille après avoir pliqué mon remorqueur, on ne me l'aurait pas pardonné. A force de tourner, la machine avait cessé de ferrailer, elle n'allait pas trop mal pour filer trois nœuds. Aussi, je me dis qu'il y avait autre chose à tenter. Vassipoulos à la mer ouvre bien l'œil, mais au mouillage il se saoule et dort comme une toupie et son équipage fait comme lui. Aussi quand, vers minuit, j'amenai le *Roussillon-V* sur la chaîne du brick, personne ne s'était aperçu que j'étais entré en rade, ni que j'amenais mon youyou et qu'il allait doucement couler un mailon d'aussière sur l'ancre. La maille au fond, nous avons viré sans bruit, jusqu'à ce que l'ancre soit dérapée. Alors, tourne l'aussière derrière ! Et en avant ! En versant de l'huile à pleins seaux sur la machine, nous tirions sans trop de potin l'ancre, la chaîne et le brick, dont l'équipage dormait toujours bien. Au jour, nous étions loin au large. Alors, nous avons coupé l'aussière et nous avons attendu le réveil de nos bonshommes. Si vous aviez vu la tête ahurie de Vassipoulos quand il est monté sur le pont ! vous auriez ri. « Vous avez chassé sur votre ancre ! » lui criai-je, et l'autre imbécile, la tête encore pleine des fumées de sa vinasse, de hurler à ses matelots : « Voleurs ! Cochons ! Ivrognes ! Impies ! Il a fait du vent et on ne m'a pas réveillé ! » Ah ! nous nous sommes bien amusés ! Mais comme le brick était plein de pétrole, je l'ai amené ici où le commodore en prendra soin. Je n'ai pas osé le porter aux Français, car comme j'ai déjà capturé Vassipoulos trois fois, j'ai eu peur qu'à la quatrième on ne prit ça tout à fait mal.

— Holloo ! fit le commodore, c'est bonne prise, cette fois, vieux cher Bouyssol, et pour part de prise je vous enverrai douze caniers de douze bouteilles de champagne très sec ! La prochaine fois que vous m'apporterez quelque chose comme ça, je vous donnerai bien mieux : ma photographie avec une dédicace.

On applaudissait Bouyssol et je comprenais le prestige de ce petit capitaine d'un minuscule vieux bateau dont on ne savait s'il était un trawler, un remorqueur ou un sabot à noyer les condamnés à mort, de cet incomparable *Roussillon-V*, réquisitionné au fond de Port-Vendres, où il pourrissait, par une administration sagace, devineresse de ce qu'un pareil clou pourrait rendre entre des mains habiles. Je comprenais l'amitié du commodore, la vénération de M. de B..., le succès auprès des dames, la popularité parmi les Anglais, de ce capitaine marchand. Car Bouyssol ne représentait rien de moins en somme, sous ce ciel lointain, que notre peuple de France tout en courage, en ingéniosité et en gaieté. Et ce petit mouvement qui agitait l'auditoire sous les lauriers de la terrasse, c'était un peu du grand frisson qui monte, de tous les points du monde, vers notre peuple blagueur, frondeur, spirituel et héroïque, et qui est la gloire.

A. Larisson.

L'équipage de Shackleton est sauvé

LONDRES, 4 septembre. — Le *Daily Chronicle* publie un télégramme de sir E. Shackleton, annonçant que l'explorateur est parvenu à recueillir le groupe de ses compagnons qu'il avait laissés à l'île de l'Éléphant.

Petite gazette de la Comédie

Le vendredi 1^{er} septembre, le rideau se lève sur *Polyeucte*, devant un public nombreux. Contrairement à la tradition suivie par Mounet-Sully et Albert Lambert fils, De Max, au lieu de se « rentrer », se trouve en scène. A ma grande surprise, on applaudit faiblement ! Sa sortie du premier acte s'effectue sans un bravo. Au deuxième acte, De Max est rappelé plusieurs fois, mais avec moins de « fureur » que de coutume. Le public s'échauffe au quatrième acte seulement ; on acclame le protagoniste après les stances, à sa sortie, et très chaleureusement, au baisser du rideau, en compagnie de ses camarades. Bien que « redemandé » par quelques spectateurs, de Max ne croit pas devoir revenir à la fin du cinquième acte, et la représentation de *Polyeucte* s'achève par une magnifique ovation — accompagnée d'envois de fleurs — à l'adresse de Mlle Madeleine Roch, la véritable triomphatrice de la soirée. La jeune tragédienne mérite cet accueil. Sa Pauline — qu'elle incarne pour la première fois le 18 juillet 1912 — est surtout séduisante par sa douceur. La beauté brune de l'artiste, son visage dont une simple contraction suffit à durcir l'aspect, les notes graves de sa voix lui permettent de traduire toute la tendresse de Pauline sans affadir le personnage, puisque, grâce à deux ou trois inflexions, à de brèves lueurs altérant sa physionomie, elle pourra nous montrer tout ce qu'il y a d'énergie conservée au fond de l'âme de la fille de Félix. Mais d'abord soumise à la volonté paternelle, puis esclave de sa foi conjugale, Pauline est une femme « façonnée » à l'obéissance : c'est le premier sentiment qui l'attache à son mari ; le malheur qui accable *Polyeucte*, la détachant tout à fait de Sévère, déceule son amour pour son époux ; en le défendant contre son père, contre lui-même, l'ardente nature de Pauline éclate enfin pour se fondre, se transfigurer en une bienheureuse exaltation, lorsque le supplice du martyr aura éveillé en elle la foi divine.

Le congé de Silvain n'étant pas expiré, Ravet joue Félix. Ce rôle n'a eu que deux titulaires depuis trente-huit ans ! Silvain le joua pour la première fois le 15 décembre 1878 et le conserva, « sans partage », jusqu'en 1909 ; le 20 mai de cette année, pendant une absence du chef d'emploi, Ravet s'essaya dans Félix ; depuis cette date, il doubla Silvain plusieurs fois, assez rarement pourtant. Ravet est excellent, simple, sobre, subtil, son jeu rappelle, sans imitation servile, l'admirable composition de Silvain ; on voit qu'il observa Silvain de très près dans ses fréquentes interprétations d'Albin à côté du nouveau doyen. Le rôle du confident de Félix est maintenant dévolu à Aleover, qui, par ricochet, transmet Fabian à Albioux, un peu ahuri de se trouver en si « tragique » équipage !

Une très bonne, très vivante représentation de *Médécine malgré lui*, avec Croné, parfait Sganarelle, Siblot, Dehelly, Denis d'Inès, Ravet, Mmes Rachel Boyer, plantureuse et réjouissante Jacqueline, Yvonne Lifraud, gentille Lucienne, et A. Le Chanteron, qui fait de Martine une fine et accorte comédienne peut-être trop jolie, complète le spectacle qui se prolonge jusqu'à 11 h. 1/2.

Samedi, Féraudy et ses partenaires habituels obtiennent un très gros succès dans *les Affaires sont les Affaires*. Un petit avertissement à Le Roy. Dans l'émouvante suite du deuxième acte entre Lucienne Gorrard et Germaine Lechat, Germaine s'exalte, tandis que Lucien, calme, pondéré, s'efforce de l'apaiser. Le Roy, cédant aux impulsions de son ardent tempérament, se laisse entraîner par le jeu puissant, âpre et passionné de Mme Lara ; il a, lui aussi, des accès de véhémence qu'il fera bien de maîtriser, afin de ne point fausser le sens du personnage.

Dimanche, en matinée, brillante représentation de *l'Étourdi*. Splendide succès pour Berr, délicieux Mascariille ; Dehelly, exquis Lélie, et ses camarades récoltent leur bonne part de bravos. Nous avons le plaisir de revoir Mme Huguette Duflos, complètement remise du mal dont elle souffrait lors de la fermeture.

Après *l'Étourdi* — pourquoi pas avant ? — *Britannicus*. Je reparlerai de la représentation ; je note cependant la double salve d'applaudissements très nourrie qui, cette fois, a salué De Max à son apparition au deuxième acte. C'est une manifestation de cordiale sympathie.

Le soir, *les Rantzau*, où Mlle Leconte fait sa rentrée. On bisse le *Kyrie*, si finement, si plaisamment chanté par Féraudy.

Un regret au sujet de la matinée : elle était « payante », en dépit de l'usage ! Et, pourtant, le théâtre, pavoisé aux couleurs italiennes et romaines, avait un air de fête ! Quand finira le *moratorium* des matinées gratuites de la Comédie-Française ?

Emile Mas.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

Les "vient de paraître"

Dardanelles, Serbie, Salonique, par JOSEPH VASSAL
préface du général d'Amade. — Plon-Nourrit.

Au moment où la Roumanie mêle ses drapeaux aux nôtres, ces pages paraissent une évocation des temps où nous cherchions encore, sur la carte d'Europe, les plus courtes routes vers la victoire. Maintenant que nous les voyons mieux, que nous reconnaissons que certaines étaient plutôt des « rallongés » que des « raccourcis ». Il est poignant de revivre les efforts d'antan et de suivre, dans ce journal d'un médecin militaire, la marche des premières opérations alliées en Orient. Un langage prime-sautier cache ici une observation profonde. De jolies nuances à la Loli voisinent avec des vérités strictes que ne désavoueraient pas Gouraud, Brulard, Sarraïl, dans leurs ordres du jour. Au temps du sacrifice, va succéder celui de la gloire et du triomphe. Que celui-ci ne nous fasse jamais oublier celui-là. C'est bien ce qui semble constituer la morale de ces impressions et souvenirs de guerre (avril 1915-février 1916).

Le Vieux Dieu, par VICTOR D'AURIAC
(Alphonse Lemerre)

Victor d'Auriac n'est pas un de ces poètes qui ont eu la « maladie du dictionnaire des rimes » parce que les Allemands sont entrés en France. Ses vers ne sont pas des « essais », jaillis d'une âme indignée et tout à coup lyrique. Il avait déjà ciselé la strophe, sur des sujets qui ne sentaient pas la poudre. Avez-vous lu *Pâques fleuries*? Mais, cette fois, c'est la guerre et d'Auriac, comme tous les assembleurs d'alexandrins, a dit à Guillaume II ce qu'il pensait de lui. *Arma virumque cano*.

L'inévitable effet découlait de la cause. Et l'auteur renouant à célébrer la rose, de faux pas en faux pas, de beau vers en beau vers, foussait l'aigreux tudesque au gouffre des revers.

Parmi d'autres très bonnes pièces de ce recueil, signalons *Plenitude*.

L'un d'eux s'ennuyant au logis..., par M. J.-L. DE PRAYE
(Jouvet et Cie)

Fin observateur, et qui sait volontiers mordre à travers un baiser posé sur une main de femme du monde, « dialoguiste » pétillant et, ce qui ne gâte rien, naturel, l'auteur propose ici un cas de conscience qu'il résout avec art, délicatesse et opportunité. Au résumé, une charmante histoire à base de sentiment, beaucoup plus chaste qu'osée, qui se déroule parmi les « gens du monde ». Ils seront les premiers à la trouver plaisante.

Les Commentaires de Polybe, par Joseph REINACH
(Eugène Fasquelle)

Il n'est pas trop tard pour parler des nouveaux *Commentaires de Polybe*, qui, parus il y a peu de semaines, resteront longtemps d'actualité après avoir été l'un des gros succès de librairie pendant la guerre. C'est d'ailleurs non point la première, mais la sixième série de cet historique sobre, clairvoyant, où l'auteur des *Petites Catilinaires*, de *Diderot*, de la *Réorganisation de l'artillerie*, s'attache particulièrement à tracer la fresque héroïque et réelle de ce que fut l'épopée de Verdun. Avec sa maîtrise coutumière, l'écrivain qui, ne l'oublions pas, fut rapporteur de la loi sur l'augmentation de notre artillerie, expose, à travers les faits, les évolutions de la guerre vers l'emploi de plus en plus intensif du canon toujours plus nombreux et plus rapide.

Le Coupe-Papier.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 5 SEPTEMBRE 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XLIII

Où la jolie bande a encore l'espoir de pouvoir réussir à remporter la victoire

— Pour l'instant, il n'est encore question que de vaincre et de s'entendre à ce sujet-là... et je vous répète que nous avons huit jours devant nous pour trouver un moyen de sortir victorieux de cette bataille qui n'est pas finie...

— Moi, je ne vois rien, déclara Littleman.

— Et moi non plus... avoua Appenburg.

— Quant à moi, chuchota Schoffmann, je ne vois qu'une chose : c'est que je suis pris.

Widerski laissa tomber son front dans ses mains.

Soudain, il sursauta.

On venait de frapper à la porte de façon convenue.

Tous quatre se levèrent d'un bond, l'œil rivé sur la porte, le cœur angoissé...

Qui pouvait bien venir interrompre ce solennel conciliabule?...

Avant que Widerski ait fait un pas, la porte

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

S. M. l'impératrice de Russie, accompagnée de L. L. A. A. S. S. les grandes-duchesses, ses filles, est arrivée au quartier impérial, venant de Pétrograd.

MARIAGES

— Nous apprenons les fiançailles de Mlle Ethel Saint-Maur d'Arnaud, fille de feu le comte de Saint-Maur d'Arnaud, avec M. Frederick William Strong, de l'Indian Civil Service.

— On annonce le prochain mariage de Mlle Eliane de Marillac, fille du marquis de Marillac, membre du Conseil de la Société des agriculteurs de France, et de la marquise née de Millon, avec M. Henri du Boishamon, capitaine d'infanterie coloniale, fils de M. Henry du Boishamon et de madame née de Tervés.

NAISSANCES

— La comtesse Charles de Montalembert, née Ursel, a donné le jour à un fils, qui a reçu le prénom de Bertrand.

— La baronne Olivier Grant de Vaux a mis au monde un fils à Lyon.

— Mme Jean de Montferand est mère d'un fils : Albert.

— Mme Jules Brody, née Collet, vient de mettre au monde une fille : Colette-Marie.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du capitaine Victor Jannin, architecte à Blois, mort pour la France;

Du maître-lithographe Alexandre Lunois, décédé au Pecq à l'âge de cinquante-trois ans. Ses remarquables pièces lithographiées lui avaient valu de nombreuses récompenses aux expositions et la croix de la Légion d'honneur. Il avait aussi illustré un grand nombre d'ouvrages;

De M. Jean Neyret, père du député de la Loire, décédé à quatre-vingt-onze ans;

De la comtesse Pierre Alessandri, née Elisabeth de Morandat d'Hymbercourt;

De M. Hector d'Orveau, décédé en son château de La Brillière à soixante-dix ans;

De Mme Tambour, née Delaunay, femme de l'ancien secrétaire général de la préfecture de la Seine, décédée à Noisy-le-Roi (Seine-et-Oise);

Au front, de M. André Gorset-Grainville, agent de change, du 3^e régiment d'infanterie, mort pour la France le 31 août;

L'abbé Antoine Laborthe, curé archiprêtre de Lavardac, diocèse d'Agen, mort à l'hôpital temporaire n° 60, à Toulouse, des suites d'une maladie contractée au front;

Du comte de Guerry de Beuregard, ancien volontaire en 1870, décédé à soixante-six ans. Il avait épousé Mlle de Beaumont. Un de ses fils, lieutenant de hussards, a été tué à l'ennemi;

L'aspirant Jacques d'Uston de Villereglan, décoré de la croix de guerre, mort pour la France.

VOLEUR DE BONNES

Duprat mettait en coupe réglée la clientèle des quartiers d'Auteuil, du Trocadéro et de Passy. Par l'escalier de service il s'introduisait dans les cuisines ou les offices, et si les domestiques étaient absents il faisait main basse sur les fonds mis à leur disposition pour les achats nécessités par les besoins du service. Si, par contre, la cuisinière était présente, Duprat, avec une mine de circonstance, déclarait :

— Je suis remouleur ; vous n'avez rien à faire passer ?

Depuis plusieurs années que duraient ses exploits, Duprat avait fait plusieurs centaines de victimes. Enfin arrêté, il comparait, hier, devant la dixième chambre correctionnelle, qui avait déjà eu à le condamner plusieurs fois pour vols.

Après plaidoirie de M^e Edmond Bloch, le voleur de bonnes s'est vu infliger deux ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d' « Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

THÉÂTRES

A la Comédie-Française. — Jeudi soir, Mme Bartet fera sa rentrée dans le *Jeu de l'Amour et du Hasard*, rôle de Silvia. Le mardi 12 septembre, on reprendra *Riquet à la Houppe*, comédie féerique en quatre actes et en vers de Théodore de Banville. M. Georges Berr interprétera le rôle de Riquet à la Houppe, M. Gréau celui du roi Myrtil, et, pour la première fois, M. Lafon celui de Clair de Lune; Mme Lara reprendra celui de la princesse Rose; Mlle Delvaux celui de la fée Diamant; Mlle Gabrielle Robinne celui de la fée Cyprine et Mlle Berthe Boyv celui de Zinzolin.

Au Théâtre Michel. — La répétition générale de *Bravo !* revue à grand spectacle en seize tableaux, aura lieu vendredi prochain.

A Saint-Sébastien. — On nous signale de Saint-Sébastien le succès remporté par Mlle Paule Aga, l'artiste bien connue de l'Opéra de Monte-Carlo, au cours de deux concerts organisés par l'Impresario Arbos.

Le public a chaleureusement applaudi la jeune artiste, qui exécute un programme entièrement emprunté à la musique française.

Aux Concerts-Rouge. — La direction informe le public qu'il n'y aura pas de séance des Concerts-Rouge aujourd'hui, en matinée, à la salle Le Peletier. Samedi 9 septembre 1916, à 15 h. 30, séance de musique de chambre, quatuor Chailley.

MARDI 5 SEPTEMBRE

Comédie-Française. — A 8 h. 30, le *Marquis de Priola*, Opéra-Comique. — Jeudi, à 7 h. 30, *Anchrotite*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, le *Veilleur de nuit*.
Gymnase. — A 8 h. 30, le *Grand Raymond*.
Théâtre Impérial. — A 8 h. 15, la *Folle des grands*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Une partie de manille*, *Prisonniers des hommes bleus*. (Matinées mercredi et dim.)
Marigny. — *Sahary-Djelt*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (matinée dimanche), *le Maître de forges*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, les *Oberlé* (mat. jeudi et dimanche).
Palais-Royal. — A 8 h. 30, la *Cagnotte*.
Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Hôtel du Libre Echange*.
Variétés. — A 8 h. 30, *Tout avance*.
Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *Salonique*, *l'Offensive française sur la Somme*, etc.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *l'Aventurier*; *C'est le printemps*; *En Roumanie*, etc. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.
Omnia-Pathé. — La *Bella Donna*. Actualités militaires à la *Revue des troupes russes à Salonique*.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Communiqués

Une commission a été créée au ministère des Affaires étrangères pour constituer les dossiers concernant les intérêts privés en territoire ennemi ou occupé : Allemagne, Autriche-Hongrie, Turquie, Bulgarie, ou pays occupés de France, Russie, Belgique, Luxembourg, Serbie et Monténégro.

Cette commission a pour objets :

- 1^o De fournir aux intéressés, par l'intermédiaire des ambassades neutres compétentes, des renseignements sur leurs biens situés en territoire ennemi ou occupé;
- 2^o Un accord basé sur la réciprocité a été, en effet, conclu à ce sujet avec l'Allemagne.

Il est bien entendu que ces renseignements ne sont demandés que lorsque le requérant en exprime formellement le désir;

3^o De préparer les dossiers des réclamations qu'il serait possible de faire valoir ultérieurement.

Des questionnaires spéciaux seront adressés à toute personne qui en fera la demande au ministère des Affaires étrangères (direction des Affaires administratives et techniques, commission des réclamations).

— Du Sommet.
— C'est bien, ils y seront... c'est tout?
— C'est tout...
Widerski fit un signe d'intelligence à l'homme et tourna les talons...

Sitôt qu'il fut rentré dans le pavillon, le charretier se baissa à hauteur d'un des derniers tonneaux qu'il lui restait à décharger et, tout en rattachant le cordon de son soulier, il questionna :

— Est-ce cela?... Etes-vous content?

Alors, une voix lui répondit :

— Oui... voici tes cent livres... Tu en auras encore autant si tu me ramènes au port.

— C'est facile... Mais je trahis ma patrie.

— Alors tu toucheras deux cents livres... Fais vite.

Cette voix était celle de Jack... de Jack qui, avec plus de facilité qu'il ne l'espérait, avait réussi à acheter cet agent de l'Allemagne...

Bientôt, le camion chargé de fûts pleins reprit le chemin du port, et Jack, recroquevillé dans sa cachette, murmura :

— De quelle autre criminelle mission ces bandits vont-ils être chargés ce soir?

CHAPITRE XLIV

Où Jack et Jean Widerski commencent à faire de la bonne besogne

Comme la demie de onze heures sonnait à l'horloge monumentale des ateliers d'Argirh-City, Julius Widerski, avec sa superbe habituelle, franchissait le seuil de la demeure de celui qu'il rêvait encore d'anéantir.

Argirh, plus calme, grâce à la tendresse affectueuse dont ses amis et compagnons de lutte n'avaient pas cessé de l'entourer, avait regagné son cabinet de travail.

Il attendait Widerski!...

Il l'attendait avec un visage calme et auquel il interdirait, grâce à un formidable effort de volonté,

s'entre-bâilla; une face chafouine apparut : celle du valet de Julius...

Le père de Jean se précipita et questionna sourdement :

— Que veux-tu, Willie?

L'homme se pencha à l'oreille de son maître :

— C'est de la part de Washington... *Question maritime*.

— Un commis?

— Oui, master.

— Qu'il entre...

— Il ne veut pas quitter le hangar des salaisons.

— C'est bien, j'y vais.

Widerski revint auprès de ses complices.

— L'attaché naval de Washington, ou plutôt un de ses agents, qui me veut parler... Rentrez dans votre geôle... Dans un quart d'heure je reviens.

Les trois Boches, quelque peu dépités et intrigués, réintégrèrent leur « cellule ».

Widerski, lui, s'empressa de descendre...

Comme il mettait le pied sur le pavé de la cour, il aperçut « son homme » occupé à décharger des tonneaux vides qu'il avait été chargé sur le port.

L'homme, en le voyant, interrompit sa besogne et lui fit un signe d'intelligence...

Widerski vint à lui et questionna :

— Que me veux-tu ?

— Je viens de chez le 1215.

— Littleman ?

— Oui.

« Absent... Alors j'ai pensé qu'il était avec vous ou que vous pourriez lui faire la commission dont on m'a chargé pour lui... »

— Oui... parle... Il est ici et je puis lui faire la communication.

— Il s'agit pour lui, pour le 749 et le 835, de se trouver ce soir, à six heures, près de l'appartement numéro 7.

— De la part ?

LES SPORTS

HIPPISME

Les épreuves de Caen. — Résultats de la seconde journée :

Prix d'Aubigny (à réclamer). 5.000 fr., 2.200 mètres. — 1. Lansquenot, à M. Birch (Hall); 2. Clairville, au baron E. de Rothschild (G. Sauval); 3. Le Cerbère, à M. J. D. Cohn (R. Ball). Gagné de 5 longueurs; 2 longueurs. Lansquenot a été réclamer par M. J. Lieux pour 6.000 fr.

Prix de Bayeux (5.000 fr., 1.500 mètres). — 1. La Périchole, à M. J. Moineaux (Howes); 2. Mizen Top, à M. James Hennessy (J. Jennings); 3. Agathoclée, au baron Ed. de Rothschild (Mac Gee). Une longueur 1/2; 2 longueurs.

Prix de Brehal (5.000 fr., 1.500 mètres). — 1. Triomphant, à M. L. Andraut (Kellett); 2. Yverdon, à M. J. D. Cohn (Mac Gee); 3. Castiglione, au comte Le Marois (L. Bara). 5 longueurs; une tête.

Prix de Bretteville (5.000 fr., 1.500 mètres). — 1. Mazarin, à M. W. K. Vanderbilt (O'Neill); 2. Bostangi, au baron E. de Rothschild (Mac Gee); 3. Montagnard IV, à M. G. Perreau (How); 4. Dragée d'Or, au baron Maurice de Rothschild (Eudeline). Courte encolure; tête; encolure.

Prix des Haras (10.000 fr., 2.200 mètres). — 1. Combinaison, au baron Gourgand (Cormack); 2. Cascati, à M. Henri Letellier (Stokes); 3. Petite-Solange, à M. Aug. Normand (X). 2 longueurs; 4 longueurs.

Prix de Cabourg (5.000 fr., 2.200 mètres). — 1. Paradiso, au baron Ed. de Rothschild (G. Sauval); 2. Peoria, à M. W.-K. Vanderbilt (Prior); 3. Amant de Cœur, au baron M. de Rothschild (Legrand). Deux longueurs; une longueur.

Prix de Balleray (10.000 fr., 2.200 m.). — 1. Sans le Sou, au baron Ed. de Rothschild (Mac Gee); 2. Romano, au baron Gourgand (Cormack); 3. Cupidon, à M. A.umont (J. Jennings). Une longueur; cinq longueurs.

La Bourse de Paris

DU 4 SEPTEMBRE 1916

La séance d'aujourd'hui a été très ferme. Les transactions, suffisamment actives dans la majorité des compartiments, ont été particulièrement suivies dans celui des industrielles russes où la hausse a fait de nouveaux progrès. Au parquet, nos rentes sont soutenues à leur niveau précédent, soit le 3 0/0 à 63,80, le 5 0/0 à 90.

Parmi les fonds étrangers, nous laissons l'Extérieure à 100,30, le Serbe à 64,50 contre 63,75 précédemment.

Du côté des établissements de crédit, la Banque de France est quelque peu réalisée à 5.345. Fermeté du Crédit Lyonnais à 1.310.

Bonne tenue des grands Chemins. Lignes espagnoles fermes, notamment le Nord-Espagne, qui s'améliore à 431. Aux cuprifères, le Rio s'est traité à 1.750 et 1.751.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,05; Suisse, 110 1/2; Amsterdam, 240; Pétergrad, 196 1/2; New-York, 589; Italie, 91 1/2; Barcelone, 593 1/2.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disp., 110; cuivre liv. 3 mois, 107 1/4; électrolytique, 130; étain comptant, 170 1/4; étain liv. 3 mois, 171; plomb anglais, 31; zinc comptant, 49; argent, 31 gr. 1.035, 32 d. 7/16.

de trahir les révoltes et les écœurements de son âme d'élite, meurtrie, assassinée.

Il avait promis de rester maître de soi...

Il s'était juré de tenir sa parole...

Widerski, cachant plus que jamais son jeu, arriva, la bouche en cœur, l'œil mouillé...

Et les deux hommes, après s'être donné l'accolade, se mirent au travail...

C'en était un et un grand que celui qui consistait pour eux à rédiger le fameux article destiné à la *Charleston Gazette*.

Et tandis qu'au dehors la foule, se massant aux portes de l'usine, poussait des vivats en l'honneur du fondateur d'Argirh-City dont elle venait d'apprendre l'officiel retour, Argirh et Widerski commencent de jeter le plan des fameuses interviews...

Pendant ce temps-là, Jean et Jack ne perdaient pas une seconde...

De retour au port, où l'espion allemand avait consenti à le reconduire, Jack, après avoir payé son indicateur, s'était empressé de gagner le bar où Jean lui avait fixé rendez-vous.

C'était un médiocre établissement fréquenté en majeure partie par des débardeurs et dans lequel nos deux héros ne risquaient point de rencontrer quelque gêneur...

Jean, depuis le départ du nain pour le pavillon de l'entrepôt, était dans un état de surexcitation difficile à dépeindre.

Autrement dit, il ne tenait pas en place.

A chaque instant il quittait le coin où il s'était attablé et s'en venait sur la porte pour voir si Jack n'apparaissait pas...

Son supplice dura une heure.

Enfin, au bout de ces soixante minutes qui lui parurent soixante siècles, il lui fut donné de pousser un cri de joie...

Il venait de voir le nain surgir d'un amas de futailles...

LOCATION de MEUBLES pour toute la FRANCE

Installation complète
MEUBLES D'OCCASION et NEUFS; Spécial. de Bureaux
GARDE-MEUBLE
Etablissements JANIAUD Jeune, 61, rue Rochechouart.

DEMANDEZ



LA TOURISTE
BANDE MOLLETIÈRE SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES
Supprimant tout glissement.

1^{re} Qualité: Marque Or. 2^{me} Qualité: Marque rouge.
En Vente dans les Grands Magasins et toutes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports.
Gros: La Touriste, Paris.

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX DE CHAPOTEAUT.

FORTIFIANT STIMULANT



Recommandé Spécialement aux CONVALESCENTS, ANÉMÉS, NEURASTHÉNIQUES, Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies. VENTE EN GROS: 8 RUE VIVIERNE, PARIS.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Nouveau train entre Paris-Luxembourg et Massy-Palaiseau.

A dater du 1^{er} septembre 1916, la Compagnie d'Orléans a créé un nouveau train quittant Paris-Luxembourg à 19 h. 48 et arrivant à Massy-Palaiseau à 20 h. 23. Ce train ne sera mis en marche que les jours de semaine.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25
Par poste, recommandé... 4 fr. 00
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 75
Par poste, recommandé... 2 fr. 30

Double berline Renault 16 chx gr. luxe, 1 an serv., excell. état. Prix 14.000. Thibaut, 5, r. des Lions, Paris.

LES REPAS sur le FRONT



Maison Centenaire Fondée par APPERT en 1812
Chevallier-Appert
fournisseur de l'Intendance, a donné son nom au procédé de fabrication des conserves pour l'Armée. — Ses potages tout préparés sont exquis: Condé, Oxtail, St-Germain, Tortue, Petite Marmite, en boîtes pour une ou deux personnes.
Gros: 30, Rue de la Mare, Paris, XX^e Catal. franco.

LA BANDE MOLLETIÈRE



"THE PRATIC"

Trois courbes - à spirale rectifiée
ne comprime pas
ne s'effrange pas
ne glisse pas

Toutes nuances. Grands Magasins
Paris, Province, Colonies, Etranger
Manufacture et Bureaux: 264-266, rue de Bourgogne
ORLEANS (Tél. 4-33)

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

STATIONS THERMALES

Vichy, Aix-les-Bains, Evian-les-Bains, Vals-les-Bains, Allard, Besançon, Thonon, Saint-Gervais-les-Bains, etc.

Billets d'aller et retour collectifs 2^e et 3^e classes valables 32 jours, avec faculté de prolongation, délivrés du 1^{er} septembre au 15 octobre dans toutes les gares du réseau P.-L.-M. aux familles d'au moins deux personnes voyageant ensemble.

Minimum de parcours simple: 150 kilomètres.
Prix: La première personne paie le tarif général, la deuxième personne bénéficie d'une réduction de 50 0/0, la troisième et les suivantes d'une réduction de 75 0/0.
Arrêts facultatifs.
Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

CHEMIN DE FER DU NORD

Le Chemin de fer du Nord nous avise qu'à partir d'aujourd'hui 5 septembre, le train-poste N° 531 qui assure les relations de Paris avec Beauvais, Le Tréport, Boulogne et Calais, sera avancé de dix minutes au départ de Paris, qu'il quittera à 12 h. 25 au lieu de 12 h. 35, et sera modifié entre Paris et Eu.

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

la Main Jaune, c'est pas une bande d'apaches...

— Non, qu'est-ce qu'il te faut!

— Je veux dire par là que ces gens-là n'assassinent pas pour le plaisir de tuer... Et je suis tout à fait de l'avis de Bradway quand il dit qu'ils devaient avoir formé le projet de n'assassiner miss Edith qu'après la confirmation de la mort de son père et de James Perry...

— Ah! puisse-tu dire vrai... et puissions-nous retrouver ses traces.

— Ça... ça va être plus difficile... mais je ne désespère pas d'y arriver...

— Pendant que tu étais en mission, j'ai interrogé quelques matelots sur l'incendie de Cleveland-City...

— Ah! ça c'est intéressant...

— Il paraît que le désastre est complet...

— Diable, il ne reste rien du village?

— Quelques bicoques... quatre ou cinq...

— Celle de Fao-Li-Tou?

— Anéantie...

— Mais lui?... A-t-on retrouvé son corps?...

— Un amas de chairs calcinées... des restes méconnaissables... C'est à renoncer d'y aller...

— A renoncer d'y aller!... Vous n'êtes pas fou!...

— Non, je désespère.

— Mais je vous le défends...

— Défense inutile!

— Allons donc!... Voyons, réfléchissez... Vous dites qu'il reste encore quelques bicoques debout... Elles sont habitées?...

— Oh! certainement.

— Par ceux qui y logeaient avant l'incendie.

— Il y a des chances.

— Eh bien... ces gens-là n'ont pas été sans assister à l'enlèvement de miss Edith... Vous dites que vous avez retrouvé les corps du docteur et du chauffeur...

— Au sujet du docteur, la police a fait une enquête...

(A suivre.)

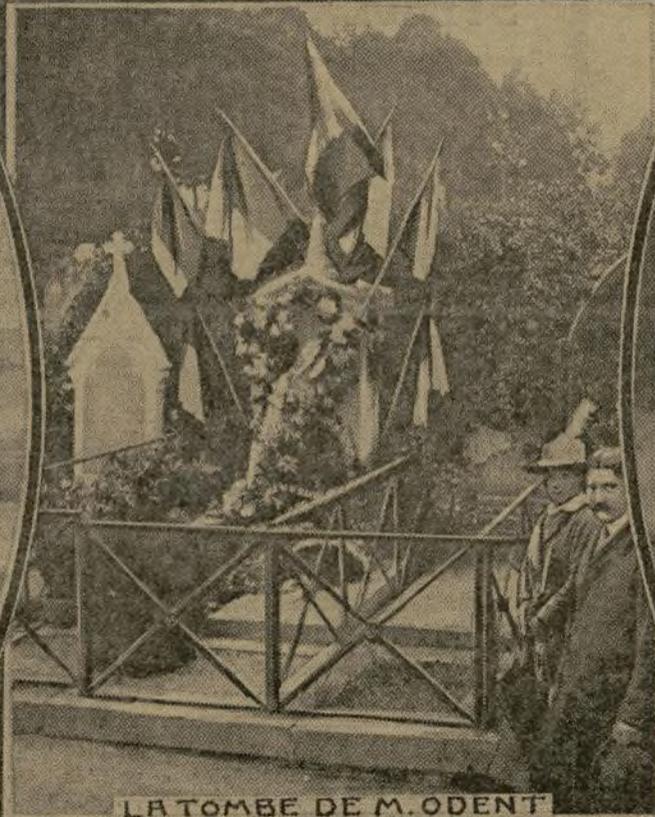
La journée du Souvenir à Senlis



LE CORTEGE TRAVERSE SENLIS



LE GENERAL CHERFILS



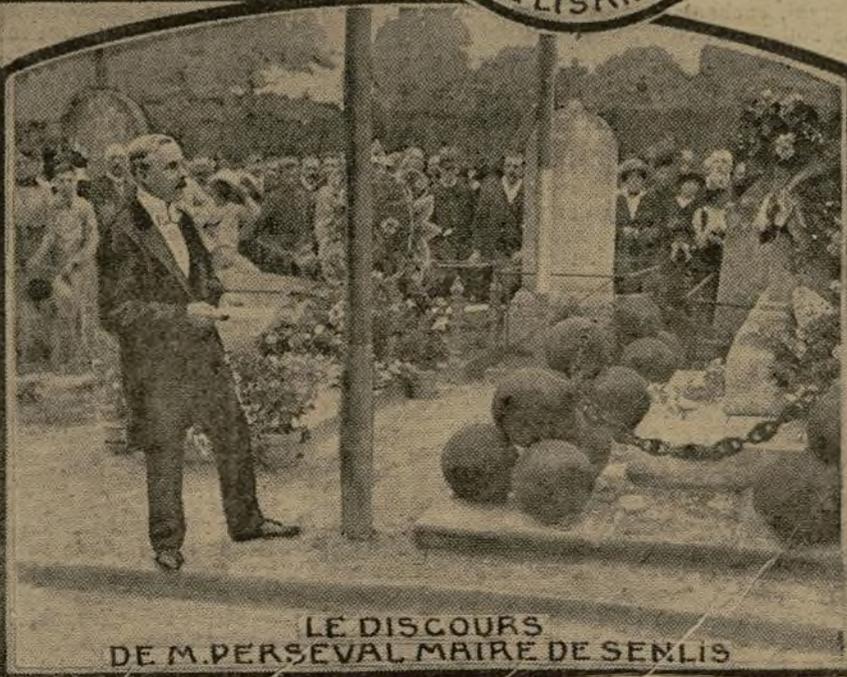
LA TOMBE DE M. ODENT



MME SERGINE LISANT UN POÈME



SUR LES TOMBES DES OTAGES



LE DISCOURS DE M. PERSEVAL MAIRE DE SENLIS

Senlis a commémoré, avant-hier, le souvenir des heures tragiques qu'elle vécut à la même date en 1914. En une poignante cérémonie, elle a rappelé l'assassinat du maire de la ville, M. Odent, et a réuni dans le même sentiment de vénération les autres martyrs, otages ou défenseurs de la cité. Un service solennel a été célébré à la cathédrale, puis un cortège immense s'est dirigé vers le cimetière, où, après avoir salué les glorieuses tombes, l'auditoire entendit trois discours prononcés par M. de Parseval, maire de Senlis; le général Cherfils et M. André Paisant, député.